HISTOIRE LITTÉRAIRE

REVENDICATION DE *GIL BLAS*

PAR LES ESPAGNOLS

Un savant ex-jésuite, appelé Jean Isla, déguisé sous le nom de dom Joaquin Frédéric Issalps, est celui qui a réclamé pour ses compatriotes la propriété de *Gil Blas*. Il a pris la peine de traduire le livre et de le publier, à Madrid même, avec ce titre : *les Aventures de Gil Blas de Santillane, volées à l'Espagne et adoptées en France par M. Le Sage ; restituées à leur patrie et à leur langue naturelle par un Espagnol zélé, qui ne souffre pas qu'on se moque de sa nation. Avec permission. Madrid, de l'imprimerie de Manuel Gonzalès*, 1787, 4 vol. petit in-4°.

Comment cet ex-jésuite peut-il établir ce qu'il dit avec tant d'assurance dans le titre de son ouvrage sur le vol qu'il prétend que Le Sage a fait à l'Espagne ? A cet égard, il faut entendre l'explication détaillée contenue dans une préface où l'auteur espagnol a rassemblé toutes ses preuves.

Je crois devoir donner ici ce prologue de dom Issalps ou bien du père Jean Isla, parce que c'est un juste hommage rendu au livre de Le Sage, dans tous les cas possibles. En effet, de deux choses l'une : ou la revendication des espagnols est bien fondée, ou elle ne l'est pas. Or, quoi qu'il en puisse être, on verra quelle estime les espagnols eux-mêmes font de ce beau roman, et ce qu'en pense le jésuite qui l'a traduit exprès pour le restituer, comme il le dit, à sa patrie.

Cette préface est un peu longue et peut-être un peu trop dans le goût espagnol; mais c'est un procès littéraire que nous voulons faire juger; il faut connaître les moyens et lire le factum de la partie adverse. Voici donc les raisonnements du très révérend père Isla, que nous nous bornerons à éclaircir et à combattre par un petit nombre de notes.

CONVERSATION PRELIMINAIRE

COMMUNÉMENT APPELÉE PROLOGUE

ET DÉDICATOIRE EN MÊME TEMPS

A CEUX QUI VOUDRAIENT ME LIRE

Seigneur lecteur... Ne soyez pas surpris de cette qualification !... Il est sûr que, dans presque tous les prologues, il est d'usage de tutoyer le lecteur ; il n'est pas moins vrai que, quoique j'aie respecté l'habitude dans telle ou telle bagatelle que j'ai donnée au public, je n'ai pas observé celle-là, ce qui pourrait paraître le fruit d'une mauvaise éducation. Je suis maintenant repentant et je promets de me corriger, mais sans répondre de ma persévérance...

Quelque mauvais que soit un livre, il peut avoir des lecteurs de toutes les classes, auxquels conviennent des qualifications très différentes, savoir : les *tu*, les *vous*, les *Révérences*, les *Paternités*, les *Illustrissimes*, les *Excellences*, les *Altesses*, les *Majestés ;* enfin, il n'y a pas jusqu'aux *Saintetés* et aux *Béatitudes* qui ne puissent le lire. Ne serait-ce pas une irrévérence et une audace intolérable que de converser avec de si hauts personnages en les traitant de tu à toi, et en leur parlant le chapeau sur la tête ? « Dans quelle gamelle avons-nous mangé ensemble ? » me demanderaient-ils, ou (ce qui serait encore pis) ils ordonneraient à quelque laquais de m'assommer sous le bâton, et peut-être ils n'auraient pas tort.

Par quel moyen éviter une rusticité si grossière ? Il n'en est point d'autre que celui qui est admis chez toutes les nations policées. Chaque fois que l'on a besoin de parler par écrit avec des personnes de classes différentes, on tire un certain nombre d'exemplaires uniformes du même imprimé, et, quand on arrive au titre de celui avec qui l'on parle, on écrit seulement un V, qui est la lettre initiale de toutes les dénominations respectueuses, afin que chacun s'applique celle qui lui convient.

Cela posé, toutes les fois que dans ce prologue, parlant avec le lecteur, de quelque rang qu'il soit, je le qualifierai de V... il se donnera à lui-même le titre qui lui appartient, et ne pourra se plaindre de ce qu'on ne lui rend pas ce qui lui est dû.

Mais si, dans tout prologue, il serait à désirer que l'on introduisît cette bienséance, dans un prologue dédicatoire ce serait une espèce de folie de ne pas la pratiquer.

Pour moi, ne cherchant dans ce travail, *presque machinal*,

d'autres Mécènes que mes lecteurs, je vois clairement quelle mauvaise grâce il y aurait à implorer leur protection et leur bienveillance, en leur manquant de respect. Ainsi, seigneur lecteur, mon respectable maître, que V... ne craigne pas que je la traite comme un manant; je l'estime trop, je la vénère trop, et elle m'est trop nécessaire pour que je m'expose à mériter sa disgrâce, quand j'implore sa faveur, dont j'ai si grand besoin.

Auteurs, traducteurs, ou (ce qui est souvent la même chose) copistes, nous ne devons craindre d'autres ennemis que nos propres lecteurs; si nous méritons leur protection et leur satisfaction, nous ne devons pas donner un zeste de tout le reste qui ne nous lit pas. Que les premiers nous défendent d'eux-mêmes, et que les seconds aboient tant qu'ils voudront! Nous serons avec eux comme le mâtin, qui, quand certains roquets dressent la tête pour japper après lui,

Lève la patte, pisse et poursuit son chemin *.

Joignez à cela que les livres ne s'écrivent que pour être lus, et que, par leur nature même, ils semblent être uniquement dédiés aux lecteurs. Les mettre sous la protection de quelqu'un qui peut-être ne les lira pas (comme font plusieurs grands personnages), c'est tirer les choses de leur état naturel; cela revient à faire un présent à quelqu'un qui tantôt, pour montrer qu'il nous sait gré de notre bonne volonté, paye le présent plus cher qu'il ne vaut, et tantôt le jette à la figure de celui qui l'envoie ou le partage entre ses laquais.

Il y a encore un autre avantage, tant pour l'écrivain que pour le Mécène, à dédier ses ouvrages aux lecteurs. Comme l'auteur ne les connaît pas, il évite les mensonges et les flatteries dont sont ordinairement gonflées les dédicaces; car, ignorant l'histoire de chaque particulier, il est dispensé de faire leur éloge, et les lecteurs d'un jugement solide et d'un goût délicat n'ont pas la confusion de se voir loués en face. On sait que rien n'embarrasse plus un homme mûr et de bon sens que de se voir donner de l'encens par le visage, et, comme on dit, à sa barbe :

Cui male si palpere, recalcitrat undique tutus.

Un superbe coursier, prompt à s'effaroucher,
Regimbe, et se défend quand on veut le toucher.

Horace, Sat., liv. II, 1.

Cela établi, seigneur lecteur, mon vénérable maître, que V... donne conclusion à la dédicace, et commençons tête à tête la conversation préliminaire qui se nomme vulgairement prologue. Je soupçonne que V... aura quelques questions à me faire; ainsi j'entre en matière, parce que je suis prêt à la servir et à la satisfaire de tout mon pouvoir.

V... demandera (je crois l'entendre) pour quelle raison, ou avec quel fondement il est dit sur le titre de cet ouvrage que les aventures de Gil Blas furent « adoptées » par M. Le Sage, en lui ôtant l'honneur d'être leur père, légitime ou naturel? Quoi donc! ce monsieur ne le fut-il pas certainement?

Qu'est-ce que le seigneur lecteur appelle *certainement?* Dans les productions métaphysiques de l'entendement, il y a presque autant de doutes, s'il n'y en a pas plus, que dans les productions physiques et matérielles du corps. Dans celles-ci, l'on sait, ou l'on peut savoir avec certitude la mère qui les enfanta; mais jamais l'on ne peut savoir avec la même assurance le père qui les engendra. Pour arrêter les inconvénients que ces doutes pourraient produire, la loi établit la fameuse décision : *Is pater est quem nuptiæ demonstrant.* Mais, comme il n'y a point de mariage qui légitime les productions de l'esprit, nous ne sommes pas obligés de croire que celui-là est leur véritable père qui se vante de l'être au commencement de l'ouvrage, excepté seulement pour les livres sacrés. La corneille qui se revêt des plumes d'autrui est une pure fable; il n'y a que les voleurs et les plagiaires qui soient les véritables corneilles.

J'en conviens (répondra peut-être V...), mais je voudrais savoir sur quel fondement vous assimilez notre bon M. Le Sage à une corneille? Sur le plus solide et le plus grave qu'il soit possible de présenter pour asseoir de prudentes conjectures. Ses concitoyens, ses panégyristes mêmes, l'avouent modestement et le prouvent par des faits qui paraissent concluants. Les auteurs impartiaux et modérés du *Dictionnaire historique et portatif,* qui formaient une compagnie ou association de littérateurs de Paris ** tous hommes mûrs et retirés du grand monde, qui n'appartenaient à aucun corps régulier, ecclésiastique, politique ou académique, et par conséquent étaient exempts de tout esprit de corps ou de parti, disent, dans leur idiome naturel, quand ils viennent à traiter de M. Alain-René Le Sage, dans l'édition d'Amsterdam de 1771, tome IV, page 145 :

« Alain-René Le Sage, poëte français, né à Rhuys en Bretagne, l'an 1677 ***, mourut en 1747 à Boulogne-sur-Mer. Son premier ouvrage fut une traduction paraphrasée des lettres d'Aristénète, auteur grec. Il apprit ensuite l'espagnol et goûta beaucoup les auteurs de cette langue, dont il a donné des traductions ou plutôt des imitations qui ont eu beaucoup de succès. Ses principaux écrits dans ce genre sont : 1° *Gusman d'Alfarache,* en deux volumes in-12; ouvrage dans lequel l'auteur fait passer le sérieux à travers le frivole, qui y domine; 2° *le Bachelier de Salamanque,* en deux volumes in-12; roman bien écrit et semé d'une critique utile des mœurs du siècle; 3° *Gil Blas de Sentillane;* on y trouve des peintures vraies des mœurs des hommes, des choses ingénieuses et amusantes, des réflexions judicieuses, mais quelquefois prolixes. Il y a du choix, de l'élégance, dans les expressions, et assez de netteté dans les récits; 4° *Nouvelles aventures de Don Quichotte,* en deux volumes in-12; ce nouveau Don Quichotte ne vaut pas l'ancien; il y a pourtant quelques plaisanteries agréables; 5° *le Diable boiteux,* deux volumes in-12; ouvrage qui renferme des traits propres à egayer l'esprit et à corriger les mœurs; 6° Mélanges amusants

Alzan la pata, los mean,
Y prosiguen su camino.

Ce chien, la *gamelle* et le *zeste* que l'on a vus plus haut, présentent un échantillon des proverbes familiers que les écrivains espagnols peuvent risquer sans conséquence, parce que ces proverbes sont bien accueillis dans leur langue; ils ne seraient peut-être pas reçus de même en France.

** Cette société prétendue de tant de gens de lettres était bornée, comme l'on sait, à un seul et unique auteur, le laborieux dom Chaudon. Mais le jésuite espagnol a pu, d'après le titre, croire qu'il avait affaire à une compagnie.

*** C'est une erreur du biographe; Le Sage était né à Sarzeau, petite ville dans la presqu'île de Rhuys, le 8 mai 1668, suivant les recherches exactes de M. Audiffret, qui a rédigé avec soin l'article de Le Sage dans la *Biographie universelle.*

des saillies d'esprit et des traits historiques les plus frappants; ce recueil est, ainsi que tous ceux de ce genre, un mélange de bon et de mauvais. Cet auteur avait peu d'invention; mais il avait de l'esprit, du goût, et l'art d'embellir les idées des autres et de se les rendre propres. »

Ce qui, étant fidèlement rendu en espagnol, signifie * :

« Alain-René Le Sage, poëte français, naquit à Rhuys en Bretagne l'an 1677, et mourut en 1747, à Boulogne en France, Son premier ouvrage fut une traduction paraphrasée des lettres d'Aristénète, auteur grec. Il apprit ensuite la langue espagnole. qui lui plut tant, qu'il publia beaucoup de traductions, ou pour mieux dire, des imitations de l'espagnol. Ses principaux écrits dans ce genre furent: 1° *Gusman d'Alfarache*, en deux tomes in-12; ouvrage dans lequel l'auteur introduit le sérieux parmi le frivole, qui y domine; 2° *le Bachelier de Salamanque*, en deux tomes in-12; nouvelle bien écrite et semée d'une critique utile des mœurs du siècle; 3° *Gil Blas de Santillane*, où l'on rencontre des peintures très fidèles et très vives des coutumes des hommes, des choses ingénieuses et divertissantes, des réflexions pleines de jugement, quoique quelquefois prolixes. Le style, sans cesser d'être naturel, est élégant et correct. La narration est coulante, nette et facile; 4° *Nouvelles aventures de Don Quichotte*, en deux tomes in-12; il s'en faut de beaucoup que ce nouveau Don Quichotte atteigne le premier; 5° *le Diable boiteux*, deux tomes in-12; ouvrage où l'on rencontre quelques traits qui servent à divertir et à instruire; 6° Mélanges de matières amusantes et ingénieuses, et d'histoires curieuses; collection où il y a du bien et du mal, comme en toute espèce de collections. Cet auteur avait peu d'invention. mais il était doué d'esprit et de goût, ainsi que d'un grand talent, celui d'orner les idées ou les conceptions des autres, en se rendant propres les pensées d'autrui. »

Voilà ce que disent les auteurs du *Dictionnaire historique portatif* à l'article de M. Le Sage. Et puisque les compatriotes et les panégyristes de M. Alain **, hommes d'ailleurs d'une très grande impartialité et d'une critique très délicate, comptent *Gil Blas de Santillane* parmi les traductions ou imitations de la langue espagnole, dans lesquelles il exerça le *grand talent* de rendre propres les pensées d'autrui, avais-je besoin de plus de fondement pour plumer la corneille française, et rendre aux espagnols *Gil Blas* en son poil et plume originaires?

Mais, si l'on veut savoir de moi quel espagnol fut le véritable père de ce fils, et d'où et comment la pauvre créature vint tomber entre les mains du français, je ne le pourrais dire avec toute la certitude que je désirerais. J'ai seulement pu vérifier que ledit M. Le Sage fut plusieurs années en Espagne, les uns disent comme secrétaire, les autres comme ami ou commensal d'un ambassadeur de France ***; que son goût pour notre langue et le plaisir que lui faisaient les ouvrages gracieux, satiriques et moraux qu'on y avait publiés peu auparavant, les uns anonymes, les autres avec les noms des véritables auteurs, l'engagèrent à faire connaissance avec les uns et les autres. Il eut une étroite amitié avec un certain Abogado, andalous, qui lui donna le fameux songe politique qui commence ainsi: *Pasaba yo el Bocalini por estudio ó por recreo*, satire furieuse du ministère d'Espagne : ce même Abogado confia à M. Le Sage le manuscrit de la nouvelle de *Gil Blas* (autre satire plus douce, plus agréable et plus intelligible du gouvernement des grands seigneurs que l'on vit successivement à la tête du ministère), pour qu'il la traduisît en français, la fit imprimer à Paris et publier comme née dans ce royaume; car, sous le gouvernement alors existant de l'Espagne, on n'aurait pu l'y faire paraître sans que la vie de l'imprimeur et de tous ceux qui auraient coopéré à sa publication ne fût en danger. Il y a encore une autre raison de grand poids pour croire que Le Sage ne fut pas l'auteur de cette agréable fiction. Quiconque la lira sera persuadé qu'elle fut écrite sous les règnes de Philippe III et de Philippe IV, dont les ministres et les favoris y sont maltraités. M. Le Sage, né en 1677, temps où Philippe IV était déjà mort, ne pouvait venir en Espagne, ni comme secrétaire ni comme commensal d'un ambassadeur français vers la fin de ce siècle ou le commencement du suivant (alors le *Gil Blas* espagnol courait déjà secrètement dans les mains de quelques curieux, comme un écrit anonyme et d'un auteur inconnu), mais Le Sage pouvait après coup s'engouer assez de nos romans pour les imiter ou traduire en son langage. On peut croire qu'il en agit ainsi avec *Gil Blas*, lui faisant dire en lettres moulées et en français ce qu'il avait dit auparavant en manuscrit et en castillan ****. Voilà tout ce que j'ai pu vérifier sur ce sujet, sans pourtant avoir, pour le prouver, des renseignements suffisants ou des témoignages respectables pour en faire foi. Ce qu'il me semble de cette relation, c'est *che si non sia vero, al meno è bene trovato*. Et ainsi, seigneur lecteur de mon âme, mon très estimé Mécène, V... pourra croire celui qui lui semblera le meilleur:

Ce qui n'est pas douteux, c'est que dans le IIIe et le IVe volume, on parle avec trop peu de respect de deux grands seigneurs que l'on nomme *****, et sur lesquels on donne des détails caustiques, malgré tout le respect dû à leurs personnes, ne fût-ce que pour leur haute naissance. Je ne me dissimule pas que beaucoup d'historiens, même nationaux, ne les traitent pas avec plus de ménagements; mais, comme il ne faut pas suivre

* On met ici la traduction littérale de la traduction espagnole, au risque de se répéter. Il importe, en effet, de faire remarquer les adroites infidélités que le jésuite espagnol a cru pouvoir se permettre, parlant à ses compatriotes, qui pour la plupart ne savent pas le français. En comparant la traduction, soi-disant fidèle, de dom Issalps avec l'original français, on sentira avec quel intérêt cet auteur dissimule les éloges accordés aux ouvrages qu'il laisse à Le Sage, et grossit ceux qu'il prodigue à *Gil Blas;* on n'a souligné que ce qu'il souligne lui-même; en sorte que les additions qu'il fait au paragraphe du *Dictionnaire historique portatif*, étant soulignées par lui comme très importantes, ressortent également dans la version; c'est ainsi que D. Issalps a souligné l'expression *gran talenta*, grand talent, dont il se moque ensuite avec d'autant plus de grâce qu'elle n'est pas dans l'article original. Il en est de même de plusieurs autres fraudes de l'auteur espagnol, qui paraissent au grand jour dans notre version, plus scrupuleuse que la sienne.

** Alain n'est qu'un nom de baptême, et ne peut désigner Le Sage que par un trait de raillerie assez peu convenable; cependant on sait que Voltaire se plaisait quelquefois à désigner Corneille, Racine et Despréaux, en ne leur donnant que leurs prénoms de Pierre, Jean et Nicolas.

*** Il n'y a aucune apparence que Le Sage ait été en Espagne; il est vrai seulement que l'abbé de Lyonne, amateur distingué de la langue espagnole, et qui fut constamment un des bienfaiteurs de Le Sage, lui apprit cette langue, lui rendit familiers les bons écrivains castillans et les lui fit goûter. (*La vie de Le Sage* à la tête de la collection de ses Œuvres choisies, en 1783.)

**** Mais si cela est vrai, s'il y a un *Gil Blas* manuscrit castillan composé par Abogado, pourquoi ne pas le publier avec toutes les preuves d'authenticité convenables et requises en pareil cas? Pourquoi un espagnol s'impose-t-il plutôt la tâche singulière de traduire notre *Gil Blas*, au lieu de nous donner le sien? Il ne semble pas qu'il y ait de réponse satisfaisante à ces questions bien simples.

***** Le duc de Lerme et le comte d'Olivarès.

de tels exemples, je n'en respecterai pas l'autorité. C'est pourquoi, dans ma traduction, je déguiserai les titres et les rangs de ces personnages, sans manquer à la vérité. Ceux qui sont instruits dans l'histoire les sauront, quoique je veuille les leur cacher; je ne veux pas les dire à ceux qui les ignorent.

Je vois, seigneur lecteur, que V... n'est cependant pas tout à fait persuadée que l'écrivain français ne soit pas le véritable père de *Gil Blas*, parce qu'elle dira : Si l'auteur de ce roman était espagnol, il n'est pas vraisemblable que, habile et instruit dans la géographie et dans la carte d'Espagne comme tout son ouvrage l'annonce, il soit tombé dans l'énorme erreur que Gil Blas et son fidèle Scipion, étant partis de Madrid pour les Asturies, dormirent la première nuit à Alcala et la seconde à Ségovie. Les muletiers, même les plus ignorants de l'Espagne, savent qu'Alcala, par rapport à Madrid, est à la partie opposée des Asturies et de Ségovie. Joignez à cela que d'Alcala à Ségovie il y a pour le moins vingt leguas * avec une grande gorge à passer. Il n'est pas vraisemblable que l'on trouvât en Espagne un muletier ou encore moins un voiturier assez peu soigneux de ses mules pour vouloir les exposer à la fatigue de faire en un jour un chemin que l'on peut difficilement achever en deux. D'où il suit qu'en aucun manuscrit espagnol, aussi bien pensé surtout que le manuscrit en question, l'écrivain français n'a pu prendre une erreur aussi grave et aussi démesurée, et que par conséquent le roman de *Gil Blas* lui doit son origine **.

Mais, seigneur et très vénérable lecteur, V... en conviendra, M. Alain-René n'a-t-il pas très bien pu commettre cette erreur avec l'intention de mieux cacher son vol? V... penserait-elle que Cacus seul, le dieu tutélaire des larrons, eut l'habileté d'inventer certains artifices qui détournassent les scrutateurs curieux de ses vols ingénieux et délicats? Non, seigneur; cette habileté, tous les coupeurs de bourses, tous les plagiaires de livres l'ont possédée à un degré plus ou moins élevé. Maintenant, puisque ce M. Le Sage est si vanté *pour ce grand talent de se rendre propres les pensées d'autrui*, que V... considère s'il n'aurait pas celui de laisser adroitement tomber telle et telle énorme erreur pour cacher son jeu et mieux couvrir son vol.

Mais enfin pourquoi nous fatiguer? A quoi bon tourmenter la sibylle quand l'oracle est si clair? Pour quelle nécessité prouver que le *Gil Blas de Santillane* fut originairement espagnol, quand les compatriotes et les panégyristes mêmes du copiste l'avouent? Ne comptent-ils pas *Gil Blas* parmi les *traductions* ou *imitations* de l'espagnol, dans lesquelles s'exerça M. Le Sage? Ne disent-ils pas que ses principaux ouvrages dans ce genre furent *Guzman d'Alfarache*, le *Bachelier de Salamanque*, *Gil Blas de Santillane* ***, etc., etc.? N'ajoutent-ils pas immédiatement que cet écrivain *avait peu d'invention*, mais qu'il était doué d'esprit et de goût, ainsi que d'un grand talent, etc., etc.? Que me fallait-il donc de plus pour le regarder comme un espagnol francisé, lui ôter son pur masque, lui enlever ses imperfections, et lui faire parler son langage propre, élégant, primitif et naturel?

Je vois pourtant que V... n'est pas bien satisfaite et a encore quelque réplique ou quelque question à me faire. Si celui qui a fait cette restitution est un vieillard prudent et sévère (comme il le dit lui-même), qui n'est pas endurant quand il s'agit de se moquer de sa nation, comment un homme de son âge a-t-il pu perdre son temps à un ouvrage demi-bouffon, en se donnant une fatigue qui paraît très étrangère à ses années et peut-être même à ses autres occupations particulières, auxquelles il pouvait associer des travaux plus sérieux, plus utiles et non moins agréables? Allons doucement; cette réplique, cette question touche certaine corde; il a plusieurs parties à lier, il faut les saisir toutes.

En premier lieu, par cela même que je suis vieux, prudent, grave, et très attaché à ma nation, je ne pouvais ni ne devais souffrir qu'un français, quel qu'il fût, vînt, avec ses mains lavées ou à laver, s'efforcer de nous persuader qu'un asturien natif (comme on l'assure) de Pajarés avait été engendré, conçu et enfanté de l'autre côté des Pyrénées, en supposant que M. Le Sage lui ait donné le jour, ni plus ni moins que de la façon dont Jupiter le donna, à ce qu'on prétend, à Minerve.

En second lieu, l'ouvrage n'a rien de demi-bouffon, quoiqu'il soit écrit avec assez de sel et une certaine quantité de poivre long. Le *ridentem dicere verum quid vetat* **** ? est reçu par tous les gens de goût et ne s'appelle pas bouffonnerie, mais bonne plaisanterie et enjouement. *Castigat ridendo mores* a été dit, il y a bien des siècles, à propos d'un des ouvrages les plus instructifs et les plus piquants que nous ait laissés l'antiquité. *Quien tuvó retuvó, y dexó para la vejez*, dit notre adage, qui en somme, revient à celui-ci :

> Quo semel est imbuta recens, servabit odorem
> Testa diù.
>
> Horat., Epist I, 2.

> vase qui d'abord d'une pure liqueur
> A rempli son argile encor vierge et nouvelle,
> A son premier parfum reste longtemps fidèle.
>
> P. Le Brun.

Pourquoi appelle-t-on demi-bouffon un ouvrage plein « de peintures très vives, de réflexions non moins pleines de jugement, et dont la narration est coulante, nette et facile », comme aussi de temps en temps enjouée, sans jamais être bouffonne? Un ouvrage de ce caractère n'a rien de bouffon et ne doit pas paraître mauvais, même à un Mathusalem, fût-il à la dernière année de sa longue vie.

Soit (reprendra de nouveau V...), mais se dévouer à un travail aussi machinal que celui d'une traduction! un homme qui pouvait attendre de son âge et de ses occupations des travaux plus sérieux, plus utiles, et non moins agréables, c'est vraiment dommage, *e fa molta pietà*. Mille remerciements de la faveur que me fait V... en attendant tant de moi; mais, quand je serais tel que V... se figure que je suis, me trouvant comme je me trouve, privé de santé, sans tête, sans mémoire, sans livres et accablé de soucis, je ne puis m'occuper que de ce mécanisme pour tuer le temps, me distraire un peu de mes maux et servir mon pays le peu que je le puis.

* La legua vaut environ deux lieues de France.

** Il en serait de même d'un grand nombre d'anachronismes dont *Gil Blas* est rempli. Ces fautes furent reprochées à Le Sage dans l'origine. Il convint de ces fautes dans un avis du troisième volume et promit de les corriger. Mais, en voulant les réformer, il en fit de nouvelles. Voyez, à cet égard, l'*histoire de Don Pompeyro de Castro*, chapitre VII du livre III, où Le Sage a substitué Varsovie à Lisbonne et le prince de Radzivill au duc d'Almeyda.

*** D. Chaudon a suivi une prévention commune, et s'est trop appuyé sans doute sur une assertion de Voltaire, quand il a englobé *Gil Blas* dans le nombre des livres que Le Sage avait ou traduits ou imités de l'espagnol. L'assertion même de Voltaire, qui voulait retrouver *Gil Blas* dans le *Marcos de Obregon* d'Espinel, serait contradictoire avec l'existence d'un *Gil Blas* espagnol, que l'on cite, il est vrai, mais qu'on ne produit pas.

**** Ne peut-on en riant dire la vérité?

Horace, Sat., II,

Le roman de *Gil Blas* est très judicieux, très instructif, et en même temps d'un grand intérêt, à cause des innombrables événements qui s'y enclavent le plus simplement, le plus conséquemment et le plus naturellement du monde. Les mœurs des hommes y sont peintes avec toute la vivacité et la justesse possibles; elles donnent lieu aux réflexions les plus solides, les plus conformes à l'honnêteté naturelle et à la morale évangélique. Si par hasard il s'y glisse quelques aventures galantes, elles se traitent avec toute la décence et toute la bienséance que l'on peut désirer d'une plume exercée et circonspecte; car l'on doit observer que les aventures de cette espèce sont décrites de manière à inspirer le désir de les fuir en en montrant la punition.

Mais, monsieur, toute cette morale est fondée sur des faits fabuleux, puisque le héros même du roman est fabuleux. Eh! qu'importe que les faits soient imaginaires et fabuleux, pourvu qu'ils ressemblent à la vérité et que la morale en soit solide, pure et partout conforme à ce que recommandent la religion et la raison? Les fables de Phèdre et d'Ésope sont-elles, par hasard, plus que des fables? Malgré cela, qui a nié que ces paroles et ces actions des plantes et des animaux aient enseigné beaucoup de choses aux hommes? Le très savant Pierre-Daniel Huet, évêque d'Avranches, un des hommes les plus sages qu'ait eus la France, écrivit un livre sur l'origine des romans et des nouvelles. Il n'y a qu'à le lire, dit un critique *, et qui que ce soit demeurera convaincu non seulement de leur antiquité et de l'usage que l'on a fait des fictions romanesques, mais encore de leur utilité, comme de celle d'une école de morale beaucoup plus efficace que les leçons d'aucun maître.

Le même critique prétend (et les raisons sur lesquelles il s'appuie ne sont en vérité pas faibles) que la lecture des romans bien écrits est plus utile, au moins pour les particuliers, que celle de l'histoire. Dans celle-ci, l'on n'apprend tout au plus que ce qui s'est fait, et encore cela fort rarement, car il y a très peu d'écrivains qui, soit par passion, soit par esprit de parti, soit par esprit national, ne défigurent les faits véritables, en donnant pour tels les événements les plus altérés et souvent les plus contraires; mais, dans les romans, on enseigne ce qu'il faut faire, en avouant hautement que les modèles que l'on propose n'ont point existé. Parmi les historiens, il n'en est pas ordinairement de plus trompeurs que ceux qui vantent le plus leur fidélité : *Nulli jactantiùs fidem suam obligant, quam qui maximè violant* **, a dit l'un d'eux, très accrédité parmi les modernes; mais les romanciers entrent en matière en avouant que tout ce qu'ils disent est fictif, quoique si semblable à ce que l'on voit et à ce que l'on éprouve, que la fiction même conduit par la main à l'illusion et amène insensiblement le précepte. La lecture de l'histoire ne sert communément qu'à charger la mémoire d'une foule d'événements incertains et passés, pour faire étalage d'une puérile et pédantesque erudition, soit dans les conversations particulières, soit dans les écrits publics; mais la lecture des romans, outre qu'elle sert à l'amusement par la variété et la confusion des aventures supposées, dirige principalement à la connaissance pratique du monde, à la découverte de ses écueils et à la manière de s'y conduire discrètement, chrétiennement et prudemment.

Les romans, les fables et les paraboles se ressemblent beaucoup par le but qu'ils se proposent; il n'est autre que d'apprendre aux hommes à être hommes. Ces trois genres d'ouvrages ne diffèrent qu'en ce que les premiers sont longs et amusants; les seconds, courts et agréables; les troisièmes, tantôt longs, tantôt courts; tous trois d'ailleurs sont moraux.

Ceux qui doutent de l'existence de Job regardent son livre comme une longue parabole et comme un roman court, mais plein de bons préceptes. Le petit nombre de gens qui pensent de même de l'histoire de Tobie y voient un roman supérieur et précieux, un tissu des hasards les plus singuliers, qui tous inspirent les plus hautes maximes de la religion, l'idée la plus élevée de Dieu et les principes les plus propres à graver dans l'âme les obligations de la société humaine. Aucune de ces deux opinions ne peut se soutenir catholiquement; mais elles existent. Les deux paraboles, l'une de Nathan à David après son adultère avec Bethsabée, et l'autre adressée au même monarque quand il eut résolu d'ôter la vie à Absalon, pour le punir du fratricide qu'il avait commis sur Ammon, ces deux paraboles, dis-je, sont comme deux petites nouvelles : la première tendant à ce que le monarque se repentît de son adultère; la seconde à ce qu'il rendît son amour et ne donnât pas la mort au fils fratricide; cette parabole fut forgée par son capitaine Joab.

Ainsi, les paraboles n'étant que de très courts romans réduits à un seul événement entièrement supposé et imaginaire, et les romans n'étant que de longues paraboles entremêlées de diverses aventures fictives, quoique très semblables à celles que nous voyons tous les jours, afin que la monstruosité réelle de nos véritables personnages soit palpable dans la monstrueuse déraison des personnages imaginaires, ce genre d'écrits ne peut faire dégénérer aucune plume, pourvu qu'ils soient traités avec toute la décence, la discrétion et le jugement nécessaires.

Et en effet, quels livres sont plus profitables que ceux qui divertissent en instruisant, et transportent en enseignant, parce qu'ils ont l'art de déguiser le pédantisme ennuyeux de la leçon sous le masque d'un conte fait à plaisir et fabriqué à dessein? Tels sont les romans bien écrits et les nouvelles travaillées avec jugement, choix et méthode. Aucun bon connaisseur n'a refusé ce mérite au roman de *Gil Blas* qu'adopta M. Le Sage. Loin de là, il y a des critiques d'un goût exquis qui, dans son genre, ne le jugent pas inférieur au célèbre *Télémaque* de l'incomparable seigneur Fénelon de Salignac ***.

J'ai dit exprès, le roman de *Gil Blas* « qu'adopta » M. Le Sage, parce qu'il ne traduisit en français que quatre petits tomes in-12, et termina son agréable nouvelle au double mariage de Gil Blas avec doña Dorothée, fille de don Juan de Juntella, et de don Juan de Juntella avec Séraphine, fille de Scipion et filleule de Gil Blas. Ces quatre volumes sont précisément ceux qui ont mérité les plus grands éloges de critiques de bon nez, dont plusieurs allaient jusqu'à le comparer au prince des romans que composa le célèbre et très discret archevêque de Cambrai.

Tel est, seigneur lecteur, l'ouvrage que je présente à V... comme lecteur et que je lui dédie comme protecteur. Que V... me lise avec bonté, et si elle veut savoir comment je me nomme, maintenant va le lui dire.

Son plus dévoué serviteur,

D. Joaquin Frederico Issalps.

* Abogado Constantini, *Lettres critiques*, t. II, p. 32 (note de D. Issalps). Nous ne connaissons pas Abogado Constantini, ni ses *Lettres critiques*.

** Fam. de Estrada, dans la préface de son histoire *De Bello Belgico*. (Note de D. Issalps.)

*** On ne saurait faire un éloge plus complet et plus fort des bons romans, en général, et spécialement de *Gil Blas*. Ce morceau devient précieux, quand on songe que c'est l'ouvrage d'un jésuite.

Après ce plaidoyer en forme de prologue, réfuté, ce me semble, par le petit nombre de notes que nous y avons jointes, nous croyons bien qu'aucun français ne pensera que l'ex-jésuite ait pu prouver sa thèse. Il se fonde sur l'existence d'un texte original. Il aurait fallu constater et publier en espagnol ce prétendu texte, plutôt que de traduire le *Gil Blas* de Le Sage. Il n'y aurait pas eu moyen de réfuter cet argument.

Mais le raisonnement échoue quand il bat en brèche un préjugé national ; on assure que le jésuite a gagné son procès au jugement des espagnols, dont le patriotisme considère aujourd'hui *Gil Blas* comme un pendant de *Don Quichotte* et un fruit du même terroir.

Quand même il serait aussi vrai que cela paraît improbable que Le Sage aurait pris l'idée de cet adorable roman dans un manuscrit espagnol, il n'a pas pu y dérober ce style vif et naturel, ces caractères peints de couleurs si vives, ces scènes et ces dialogues si piquants et si dramatiques, ces anecdotes de Paris dont il transporte habilement le théâtre à Tolède, à Grenade, à Madrid, et cette foule de détails qui ne peuvent certainement appartenir qu'à lui. A chaque page, on voit l'esprit, le ton, les mœurs, les aventures, le miroir exact de Paris, tel qu'il était dans le moment où Le Sage écrivait ; le costume des personnages est tout ce qu'ils ont d'espagnol ; le reste est purement français. Il serait impossible qu'un auteur audacieux eût ainsi deviné, dès 1635, ce qui ne s'est passé en France que vers 1715 et 1725.

Il y a des traits historiques des règnes de Philippe III et de Philippe IV intercalés dans ce roman; mais ces détails étaient connus, et Le Sage a pu les puiser dans un grand nombre d'écrivains, en les appropriant au dessein qu'il se proposait; on ne lui aurait pas permis de personnifier les grands de la cour de Versailles ni les premiers commis des ministres d'alors, on lui abandonna ceux des rois espagnols de la branche d'Autriche, éteinte en 1700, et dont la réputation ne tenait au cœur à personne. Le Sage alors fut à son aise pour peindre la corruption, la vénalité, la bassesse de tous les entours du pouvoir, et les vices des princes, cultivés à l'envi par ceux qui les approchent, et cette dégradation d'une autorité mal réglée qui descend du roi au ministre, de ce ministre à ses commis, de ces commis à leurs laquais, de ces laquais à des courtisanes.

Quant aux détails topographiques et aux descriptions des lieux, ce serait là qu'un espagnol se serait arrêté, se serait étendu avec le plus de complaisance. Il y aurait eu tant de choses à dire sur Séville, Valence, Grenade et Madrid! et sur les antiquités de toutes les villes d'Espagne! et sur les beautés naturelles des campagnes fertiles de cette riche péninsule! Mais c'est la partie la plus faible des travaux de Le Sage. Il ne l'a qu'effleurée; ce n'était pas là son objet.

Ces observations me paraissent très importantes, et j'ai vu de bons juges qui en ont été frappés; ils ont relu *Gil Blas* exprès pour s'assurer si le goût de terroir que l'écrivain y fait sentir est vraiment celui de l'Espagne, ou s'il n'indique pas plutôt le cru naturel de la France; ces connaisseurs impartiaux ont été de l'avis qu'on ne peut s'arrêter au soupçon que *Gil Blas* soit volé à l'Espagne, et que c'est à Paris qu'il aura désormais son certificat d'origine.

Ce n'est pas un petit éloge pour un livre comme *Gil Blas* que ce conflit entre deux peuples qui se disputent à l'envi la gloire de l'avoir vu naître, et qui donnent également pour motif péremptoire de leur prétention, que chacun des deux peuples trouve dans cet ouvrage la fidélité scrupuleuse du coloris national. Cette controverse est unique; on n'en trouverait pas un autre exemple dans les fastes de la république des lettres.

XXX

DINERS CHEZ ÉDON

Cependant Victor suivait toujours, ainsi qu'Eugène, les cours de philosophie, de physique et de mathématiques élémentaires au collège Louis-le-Grand.

Le professeur de mathématiques, M. Guillard, était si facile et sa laideur sympathique avait quelque chose de si paternel que les élèves l'appelaient *le père Guillard*. Il était fort distrait, et avait l'innocente manie de retrousser sa robe, comme s'il traversait un ruisseau, il la retroussait pour aller de sa chaire au tableau. Il avait un nez à facettes qui faisait rire les élèves et dont il convenait. Un jour qu'un élève ne pouvait pas parvenir à comprendre le polyèdre, il lui dit : — Regardez mon nez.

La philosophie était professée par un M. Maugras qui, comme M. Larivière et M. Cordier, avait été dans les ordres. Trouvant qu'il avait assez porté la robe comme prêtre, il s'en dispensait comme professeur. Son costume pourtant restait grave; il était toujours en redingote boutonnée jusqu'au menton et en cravate blanche. La petite vérole, dont sa figure blême était criblée, lui servait à trouver qu'il ressemblait à Mirabeau, dont il réussissait à imiter le geste et l'attitude mieux que l'éloquence. Son enseignement concluait au matérialisme. Sa classe était beaucoup moins nombreuse que celle du père Guillard, et il prouvait sa philosophie autrement que par son titre en expliquant la théorie des *sensations* aux banquettes.

La gloire académique n'empêche pas la puérilité. M. Maugras était frappé et reconnaissant de l'attention profonde avec laquelle Victor prenait des notes pendant qu'il parlait; c'est que Victor s'était imposé la loi de commencer toutes les lignes de chaque page par la même lettre, *a* ou *d* ou une autre, ce qui exigeait une attention soutenue; il fallait espacer ou serrer les mots pour que la lettre voulue tombât juste. Victor ne se laissait pas distraire de ce soin important, et était cité comme modèle d'application. Malheureusement M. Maugras l'interrogeait quelquefois, et s'apercevait qu'il n'avait rien entendu de ce qu'il avait si bien écouté.

M. Maugras n'en garda pas moins une certaine estime pour cet auditeur machinal, mais excellent extérieurement; quand vint l'époque du concours général, il l'y envoya :

— Je compte sur vous. Quand on a eu une mention à l'académie, c'est bien le moins qu'on ait un prix à l'université.

L'université fut plus difficile que l'académie; Victor n'eut rien du tout. Le sujet allait pourtant bien à son imagination; c'était la démonstration de l'existence de Dieu.

Il fut plus heureux en physique, où il eut un sixième accessit. Contrairement à la philosophie, la physique l'avait vivement intéressé. Le professeur, M. Thillaye, enseignait en action; sa première leçon avait été une leçon de billard, les carambolages et les bandes avaient expliqué d'une façon amusante et palpable les angles d'incidence et de réflexion et l'élasticité des corps sphériques. Il faisait aussi un cours à l'école de médecine, où il avait un cabinet plus beau et mieux outillé qu'au collège. Il y mena un jour ses élèves de Louis-le-Grand pour leur démontrer je ne sais plus quel phénomène de la vision, et les fit tous regarder dans une longue-vue.

— Voyons, dit-il à Victor, si avec une longue-vue vous lirez ce qui est écrit là-bas.

Victor, sans mettre l'œil à l'instrument, lut :

CHANTIER DU CARDINAL LEMOINE

— Ma foi, dit le professeur stupéfait, la longue-vue, c'est la vôtre.

Le sujet du concours de physique, *la théorie de la rosée*, fut donné par un personnage à l'air froid, au menton accusé et hautain, que Victor n'avait jamais vu, et qui était Cuvier.

Les vacances furent une fête perpétuelle pour Victor, dont la mention fut célébrée par tous les amis de sa mère. Abel, qui, n'ayant plus d'avenir comme militaire depuis la chute de Joseph, avait mis bas ses épaulettes et son épée, et se tournait du côté des affaires, avait

son logement à lui, où il recevait nombreuse compagnie. Un de ses amis éblouit Victor; c'est Gilé, l'imprimeur, dont j'ai déjà dit un mot; il était remarquable par sa tenue correcte et riche. Son habit, en queue de morue et couleur olive, ce qui était la grande élégance du moment, était constellé de boutons de métal jusque sur les épaules; les modérés de la mode avaient la taille de leur habit au milieu du dos, Gilé l'avait à la nuque; son chapeau, renversé sur l'oreille droite, laissait bouffer à gauche une grosse touffe de cheveux boursouflés par la frisure. Son pantalon, rayé d'une large bande, qui semblait le galon de son grade dans le régiment du dandysme, l'étranglait au genou et, s'évasant par le bas, lui faisait des pieds d'éléphant.

On conçoit l'admiration où ces splendeurs jetèrent Victor, qui ne put se retenir de regarder avec mélancolie ses pauvres hardes de pension. Il en vint à hasarder devant sa mère le vœu timide d'un habit à queue de morue. Mais Mme Hugo, si commode aux volontés de ses enfants en ce qui touchait leurs aspirations morales, prit mal cette velléité de toilette et l'invita sévèrement à se rappeler que les hommes valaient par l'intelligence et non par l'habit.

Abel avait un certain nombre d'amis qui faisaient de la littérature et avec lesquels Victor et Eugène se lièrent plus intimement; il s'ensuivit un groupe qui voulut se resserrer; un dîner fut organisé, le premier de chaque mois, chez un restaurateur de la rue de l'Ancienne-Comédie, Édon. Ce banquet, qui coûtait deux francs par tête, vin compris, compensait l'insuffisance du menu par une poésie variée. Au dessert, chacun était tenu de montrer un échantillon de ce qu'il avait fait dans le mois. Ces adolescents prenaient la chose au sérieux, et ce n'étaient pas les couplets bachiques qui réussissaient le plus. Victor y lut une fois *le Dernier barde*, une autre fois *l'Achéménide* de Virgile, une autre fois la traduction d'une satire d'Horace.

Le seul nuage de ce banquet éblouissant était le moment où le garçon faisait le tour de la table demandant à chacun les quarante sous. Le premier auquel il s'adressait n'était pas embarrassé; il mettait sans la moindre gêne la main à son gousset, et tout à coup s'étonnait d'avoir oublié sa bourse. Mais tous ne pouvaient pas avoir oublié leur bourse précisément le même jour, et les autres ne savaient comment répondre. Alors Abel, qui était le Rothschild de la bande, souriait.

— Allons, disait-il, je vais être magnifique à bon marché.

Et il payait pour tous ceux qui n'avaient pas d'argent.

La rentrée des classes n'interrompit pas le *Banquet littéraire*. Victor était libre de sortir quand il voulait et d'emmener Eugène, qui, d'ailleurs, capricieux et bizarre par instants, refusait souvent d'y aller et s'enfermait à la pension.

Victor, lui, n'y manquait jamais.

Un jour, l'un des dîneurs eut une idée.

— Savez-vous ce que nous devrions faire? demanda-t-il.

— Quoi?

— Nous devrions faire un livre collectif. Nous nous réunissons dans un dîner, réunissons-nous dans un roman.

— Explique-toi.

— Rien de plus simple. Nous supposerons, par exemple, que des officiers, la veille d'une bataille, se racontent leurs histoires pour tuer le temps en attendant qu'ils tuent le monde ou que le monde les tue; cela nous donnera l'unité, et nous aurons la variété par nos manières différentes. Nous publierons la chose sans nom d'auteur, et le public sera délicieusement surpris de trouver dans un seul livre toutes les espèces de talent.

— Bravo! cria la table enthousiasmée.

Le plan fut adopté. On convint de la dimension que devait avoir chaque histoire, car il ne fallait pas que l'ouvrage entier dépassât deux volumes in-octavo pour n'être pas d'une vente trop lourde. Du reste, chacun fut libre de son sujet. Au moment de se séparer, Abel résuma ce qui avait été décidé.

— Et maintenant, ajouta-t-il, il ne va pas s'agir de se croiser les bras. Pour nous forcer au travail, il serait bon de fixer une époque où nous devrions avoir fini. Voyons, combien de temps nous donnons-nous?

— Quinze jours, dit Victor.

Les autres le regardèrent pour voir s'il parlait sérieusement. Mais il était à l'âge où l'on ne doute de rien. Il répéta :

— Eh bien! oui, quinze jours.

— Quinze jours pour faire un roman! dit Malitourne, pour le trouver et pour l'écrire! c'est de l'enfantillage.

— J'aurai fini dans quinze jours, insista Victor.

— Allons donc!

— Je parie.

— Eh bien! un dîner pour tous.

— Un dîner pour tous, soit.

Le 15 au matin, tous les convives du *Banquet littéraire* reçurent un mot de Victor les avertissant qu'il avait terminé sa nouvelle, et que ceux qui voudraient l'entendre n'avaient qu'à se trouver le soir à huit heures chez Gilé.

Tous y coururent, et Victor lut *Bug Jargal*.

Malitourne avoua qu'il avait perdu. Les autres, d'une seule voix, déclarèrent que cela valait mieux qu'un dîner et qu'ils en devaient chacun un.

Abel s'exécuta le premier, — et le dernier. Les autres manquèrent d'argent pour suivre son exemple, et de temps pour faire leur part du livre, et les nouvelles s'arrêtèrent à celle de Victor comme les dîners à celui d'Abel.

XXXI

LES VIEUX AMIS SE SÉPARENT

Dans l'année de mathématiques spéciales, Victor fut encore remarqué pour son application par le professeur de la classe du matin, M. Laran. Mais un jour le professeur, qui était un homme mince et long, se leva tout à coup dans sa chaire, se pencha en avant et tendit son cou qui se développa comme une lorgnette; il vit alors que ce qui occupait si consciencieusement Victor et clouait sans distraction ses yeux sur la table était un volume du *Génie du christianisme*, adroitement dérobé derrière une barricade construite avec son encrier, ses cahiers et sa casquette. Le volume fut confisqué, et l'élève menacé d'expulsion au premier livre autre que de mathématiques. Alors Victor n'eut plus que la ressource de graver avec son canif son nom sur une table, avec date, paraphe et enjolivements.

Son attention était plus sincère à la classe de l'après-midi. Le professeur, M. Lefébure de Fourcy, grand dégingandé dont les épaules en désaccord supportaient une longue figure grêlée, avait la verve et la vie. Il traversait la classe en une enjambée, démontrait comme la foudre, sillonnait le tableau d'éclairs. Cette rapidité fulgurante entraîna Victor, qui se passionna un moment pour les chiffres. Mais, ayant mal suivi les autres cours, sa science avait des lacunes nombreuses qu'il était obligé de combler avec son imagination. Quelquefois il trouvait aux problèmes les plus difficiles des solutions étranges et compliquées. Cet élève singulier était lui-même un problème pour M. Lebéfure de Fourcy, qui était également émerveillé de son invention et de son ignorance.

Parmi les camarades de classe de Victor, il y avait Victor Jacquemin, célèbre depuis. Le futur orientaliste avait une telle aptitude aux sciences qu'il résolvait les questions rien qu'en les écoutant, et qu'il parlait les X et les Y comme sa langue naturelle. Spirituel, dégagé, les cheveux noirs et ébouriffés, il faisait lestement son bagage d'érudition et allait de l'algèbre à la chimie avec l'aisance du voyageur.

Un autre condisciple, Blondel, blond comme son nom, prit Victor en amitié et lui adressa des vers de félicitation sur son succès académique. La vie sépara les deux poëtes, et M. Victor Hugo avait perdu de vue depuis longtemps son camarade Blondel, quand, le jour où il fut reçu à l'académie, le commandant de la compagnie chargé de lui faire les honneurs lui présenta son épée. Cet officier était Blondel, qu'un étrange hasard mettait ainsi aux deux bouts de sa carrière académique et qui lui refaisait avec l'épée le salut qu'il lui avait fait autrefois avec la plume.

Eugène, qui avait laissé modestement l'académie de Paris à son frère et qui s'était contenté d'une académie en province, obtint un prix aux Jeux Floraux de Toulouse avec une ode sur la mort du duc d'Enghien, où son royalisme flétrissait énergiquement l'auteur et les complices du sanglant guet-apens, et prédisait à Murat son châtiment :

> O Murat, la Calabre et ses rochers t'attendent;
> Ses vautours naissants te demandent!

En août 1818, les deux frères quittèrent la pension et revinrent habiter avec leur mère. Mme Hugo ne logeait plus rue du Cherche-Midi; la demi-solde du général ne lui permettait plus le luxe d'un jardin; elle avait un appartement moins coûteux au troisième étage du numéro 18 de la rue des Petits-Augustins. Elle n'avait pu renoncer tout à fait à la verdure; n'ayant plus d'arbres à elle, ses yeux avaient au moins ceux des autres; de ses fenêtres, elle voyait les beaux restes de l'ancien jardin La Rochefoucauld.

La maison, contiguë au musée des Petits-Augustins, avait jadis fait partie du couvent que ce musée avait remplacé. La chambre à coucher de Mme Hugo, à plafond voûté, était une portion de la chapelle. Le cabinet qui fut assigné au travail des deux frères donnait sur la cour du musée, tout encombrée de sculptures et de fragments d'architecture. Quand la révolution, qui ne détruisait pas l'inégalité dans la vie pour la tolérer jusque dans la mort, avait restitué les rois à la terre commune, les tombeaux de Saint-Denis avaient été transportés au musée des Petits-Augustins. C'étaient ces sépulcres qu'Eugène et Victor avaient sous les yeux. Louis XVIII n'admit pas que les rois, même morts, fussent avec les autres hommes, et repeupla Saint-Denis. Le musée dut alors restituer à la cathédrale les tombes qu'il avait usurpées. Victor assista avec peine à ce déménagement mortuaire. La tristesse même qui nous quitte laisse son vide après soi.

La vie de Victor eut bientôt un autre intérêt que les concours académiques. Après son dîner, Mme Hugo

avait l'habitude d'aller chez Mme Foucher. Quand ses deux fils sortirent de pension, ils y allèrent avec elle. Presque tous les soirs de l'hiver 1819-1820, le portier de l'hôtel Toulouse vit entrer Eugène et Victor se donnant le bras et derrière eux leur mère, son sac à la main et vêtue d'une robe de mérinos amarante que recouvrait un cachemire jaune à palmes.

Mme Foucher occupait sa chambre à coucher, grande pièce à alcôve profonde. La visiteuse trouvait à l'un des coins de la cheminée son fauteuil tout prêt, et, sans ôter son châle ni son chapeau, s'asseyait, tirait son ouvrage de son sac et se mettait à ses points. M. Foucher, qui ne passait plus les nuits au ministère de la guerre depuis le renversement de l'empereur, se tenait de l'autre côté de la cheminée, ayant près de lui, sur une étagère, sa tabatière et sa bougie. Entre lui et Mme Hugo, autour d'un guéridon, travaillaient à l'aiguille Mme Foucher avec sa fille. Eugène, Victor et Victor Foucher fermaient le cercle.

Les soirées étaient fort silencieuses. La santé du maître de la maison, défaite par ses excès de veilles, se prêtait peu au mouvement et à la conversation; il n'y avait même pas à lui demander de ses nouvelles, il haïssait qu'on s'occupât de lui, toute attention l'importunait: il était comme honteux d'être malade, il s'effaçait dans son coin et dans ses livres. Mme Foucher, pour ne pas le troubler, et par nature, causait peu; Eugène et Victor, aussi disciplinés dans la vie positive qu'ils étaient libres dans la vie intellectuelle, avaient été élevés par leur mère à ne jamais parler sans qu'on les interrogeât. Mme Hugo interrompait de temps en temps sa couture pour regarder pétiller le bois ou pour ouvrir sa tabatière, car elle prisait comme M. Foucher. Elle présentait sa tabatière à son vieil ami en lui disant : — Monsieur Foucher, voulez-vous une prise? M. Foucher répondait oui ou non, et c'étaient d'ordinaire avec le bonjour et le bonsoir, les seules paroles échangées de toute la soirée.

Ces soirées si monotones avaient pour Victor une attraction qu'on ne s'expliqua pas dans le commencement. Aussitôt le dîner fini, il était prêt et pressait la lenteur d'Eugène; dans la rue, il avait peine à ne pas devancer sa mère; quand par hasard il ne venait pas à l'hôtel de Toulouse, il était triste.

La révolution n'avait pas plus respecté les statues des rois que leurs tombes. La statue de Henri IV avait été renversée en même temps que son cadavre avait été exhumé. Par exception pour ce roi moins impopulaire que les autres, on avait profité de l'exhumation pour mouler son visage. Ce masque de plâtre servit au sculpteur Lemot pour faire la statue équestre du Pont-Neuf. L'énorme bronze sortit de l'atelier, enveloppé d'un voile vert, lourdement traîné par une vingtaine de forts chevaux et escorté d'une multitude de curieux qui grossissait de rue en rue. Un de ces curieux était Victor. Tout alla bien d'abord, et les chevaux suffirent; mais, en arrivant au quai, la montée fut trop rude, ils ne purent en venir à bout; les coups de fouet et les jurements des charretiers furent impuissants; les pauvres bêtes faisaient ce qu'elles pouvaient, mais elles glissaient sur le pavé et tout leur effort s'en alla en éclairs. Alors la foule les dételа, et, se mettant à leur place, se jetant aux roues, au timon, à l'arrière, partout où il y avait place pour une main, tira, poussa roula et triompha de la montée. On suppose bien que Victor n'avait pas été le dernier attelé.

Cette année-là, l'académie de Toulouse proposa un prix de poésie pour le *Rétablissemen de la statue de Henri IV*. Ce sujet appartenait à Victor, qui, un peu dégrisé de l'académie de Paris par son échec récent, était attiré par les Jeux Floraux qui avaient gratifié Eugène d'un si beau lys d'argent. Du reste, il pouvait y concourir sans usurpation sur Eugène; les Jeux Floraux n'étaient pas de ces académies avares qui n'ont pour la poésie qu'un seul prix, ils en avaient sept. Il y avait là des palmes à écraser largement le front des deux frères.

Pour les six autres prix, l'académie laissait le choix des sujets à la liberté des concurrents. Victor avait une ode toute prête, *les Vierges de Verdun*, qu'il envoya d'abord. Comme il allait se mettre au *Rétablissement de la statue de Henri IV*, Mme Hugo eut une fluxion de poitrine que le mois de janvier aggrava. Le concours fut oublié, les frères passèrent les jours et les nuits au chevet de leur mère. Un soir, Mme Hugo, qui allait mieux, demanda à Victor s'il avait envoyé sa deuxième ode; il répondit qu'il ne l'avait pas faite et qu'il n'y avait plus à y penser, car, pour arriver à temps, il aurait fallu qu'elle partît le lendemain matin. Mme Hugo témoigna un vif chagrin de cette impossibilité, dont sa maladie était cause, et s'endormit toute triste. Victor, voyant le regret de sa mère, se mit à l'œuvre, et, tout en la veillant, fit son ode qu'elle trouva le matin sur son lit.

Quelques jours après, il reçut cette lettre :

« Toulouse.

« Depuis que nous avons vos odes, monsieur, je n'entends parler autour de moi que de votre beau talent et des prodigieuses espérances que vous donnez à notre littérature. Si l'académie partage mes sentiments, Isaure n'aura pas assez de couronnes pour les deux frères. Vos dix-sept ans ne trouvent ici que des admirateurs, presque des incrédules. Vous êtes pour nous une énigme dont les muses ont le secret.

« Agréez, etc.

« SOUMET. »

Les Vierges de Verdun eurent l'amarante d'or et le *Statue de Henri IV* le lys d'or. — Eugène eut des mentions et la gloire d'avoir ses vers imprimés dans le recueil des Jeux Floraux.

Mme Hugo rétablie, on se remit à aller le soir chez

Mme Foucher. Mais l'hiver touchait à sa fin. Mme Foucher louait, pour la saison d'été, un pied-à-terre dans la banlieue. L'été de 1819, elle s'en alla camper à Issy. Cette villégiature contraria vivement Victor; il eut beau insinuer qu'Issy n'était pas beaucoup plus loin que les conseils de guerre, qu'il n'y avait que Vaugirard à traverser et qu'on y était; les visites ne purent plus être de tous les jours. Souvent pourtant, quand le temps était beau, Mme Hugo prenait ses deux fils, achetait en route des corbeilles de fruits qu'ils étaient heureux de porter à Issy, et la domestique, à laquelle ils les remettaient, se hâtait d'ajouter trois couverts. Les fruits mangés, on allait dans le jardin respirer un peu de fraîcheur, mais quelquefois beaucoup de poussière, parce que le mur du fond, échancré à dessein, était sur la place de bal du village.

A part le dîner d'Issy, Victor n'avait aucune distraction. Mme Hugo, à mesure que l'âge venait à ses deux fils, les tenait avec plus d'autorité; il était temps qu'ils pensassent à leur avenir, ils avaient maintenant à le faire eux-mêmes; ils n'avaient plus à compter sur leur père, ruiné par l'écroulement de l'empire et par la défense de Thionville.

Elle sentait la grave responsabilité qu'elle avait assumée en les encourageant à quitter les mathématiques pour la littérature, et sa conscience, autant que son amour maternel, était engagée à leur succès. Elle avait disposé d'eux contrairement au désir du général, elle les lui avait pris, elle était à la fois leur mère et leur père, elle avait double devoir; elle les gouvernait donc absolument; toutes leurs journées se passaient à travailler; ils ne sortaient jamais sans elle, et c'était touchant de voir ces deux grands garçons, dont l'un allait avoir vingt ans et dont l'autre faisait déjà son bruit dans les journaux, cousus à la robe de leur mère et lui obéissant et restés enfants pour elle.

L'été fini, les soirées muettes recommencèrent à l'hôtel Toulouse, et Victor en fut enchanté, mais il le montra trop; les parents s'aperçurent de sa joie et en cherchèrent la cause. Il ne leur fallut pas longtemps pour découvrir que son bonheur n'était pas de voir pétiller le feu ni de passer deux heures immobile sur une chaise mal rembourrée, et que cela lui était bien égal qu'on ne dît pas un mot, et qu'il était content que M. Foucher eût les yeux baissés sur ses livres et les femmes sur leur ouvrage, parce qu'alors il pouvait regarder tout à son aise mademoiselle Adèle. On reconnut en même temps que mademoiselle Adèle ne s'en fâchait pas. Ils obéissaient à la prophétie qui les avait fiancés dans le néant.

A eux deux, ils avaient à peine trente ans; marier ces enfants eût été une folie. Victor n'avait rien et Mlle Foucher était tout aussi pauvre. — Séparons-les, dirent les familles; si leur affection persiste, ils sauront bien se retrouver plus tard. — Et les parents cessèrent de se voir.

XXXII

UN MOT DU GÉNÉRAL HUGO

Victor souffrit, mais ne renonça pas. Des deux obstacles qu'on lui opposait, l'un, son âge, s'en irait de soi-même, l'autre, la pauvreté, dépendait de son travail. Il travailla donc, avec un acharnement infatigable. En 1820 encore, il envoya au concours toulousain *Moïse sur le Nil*, qui eut encore un prix. Trois prix le nommaient de droit maître ès Jeux Floraux, et il fut, à dix-huit ans, académicien de province.

Il ne voyait plus absolument que sa mère. Il voyait moins que jamais son père qui, deux ou trois fois l'an tout au plus, venait passer un jour ou deux à Paris. Dans ces rapides passages, le général ne logeait même pas chez sa femme. Ces perpétuelles séparations n'avaient pas été, on le devine, sans relâcher l'union du ménage; le mari et la femme s'étaient habitués à vivre l'un sans l'autre, et c'était maintenant la volonté qui les séparait autant que la nécessité. Les enfants avaient été forcément du parti de leur mère; ils ne l'avaient jamais quittée, elle ne les avait gênés en rien, elle les avait élevés en plein air, elle leur avait laissé choisir leur avenir, elle était pour eux la liberté et la poésie; au lieu que leur père était pour eux une sorte d'étranger qui ne leur était apparu à Madrid que pour les emprisonner au collège des Nobles, à Paris que pour les emprisonner à la pension Cordier, et qui les condamnait aux mathématiques à perpétuité. Par toutes ces raisons, les opinions du père étaient sans action sur celles de ses fils. Lui-même comprenait l'inutilité de lutter quelques heures par an contre une influence de tous les jours et de tous les instants. Il se résignait et s'en rapportait à l'intelligence de ses enfants lorsqu'ils réfléchiraient. A un de ses voyages, si rares et si courts, il vit Eugène et Victor chez le général Lucotte. Victor ayant exprimé ardemment ses opinions vendéennes, le père, qui l'avait écouté sans l'interrompre, se tourna vers le général Lucotte et lui dit :

— Laissons faire le temps. L'enfant est de l'opinion de la mère, l'homme sera de l'opinion du père.

XXXIII

UN MOT DE CHATEAUBRIAND

J'ai déjà fait remarquer que Victor, si soumis à sa mère dans les habitudes de la vie et dans sa croyance politique, lui échappait dans les choses de la nature et de l'art, et avait là un goût très personnel. Comme tout ce qui est original, *Atala* avait été fort moquée à son apparition; les éclats de rire trouvaient encore des échos en 1819, et une parodie, intitulée *Ah! la la!* écrasait à jamais les descriptions du Meschacébé et des forêts vierges en décrivant pendant vingt pages un champ de pommes de terre. Mme Hugo était pour la parodie, Victor fut énergiquement pour *Atala*.

La lecture de Chateaubriand, pour lequel il se passionna, modifia sensiblement ses idées sur un point. Le *Génie du christianisme*, en démontrant la poésie de la religion catholique, avait pris le bon moyen de la persuader aux poëtes. Victor accepta peu à peu cette croyance qui se confondait avec l'architecture des cathédrales et avec les grandes images de la bible, et passa du royalisme voltairien de sa mère au royalisme chrétien de Chateaubriand.

La mort du duc de Berry inspira à Victor une ode qui réussit beaucoup dans le monde royaliste. Louis XVIII en récita plusieurs fois devant ses intimes la strophe qui commence par :

> Monarque en cheveux blancs, hâte-toi, le temps presse;
> Un Bourbon, etc.

M. de Chateaubriand, causant avec un député de la droite, M. Agier, lui parla de l'ode en termes enthousiastes et lui dit que l'auteur était un *enfant sublime*.

M. Agier fit, dans *le Drapeau blanc*, un article sur l'ode et cita le mot de M. de Chateaubriand. Cette parole du grand écrivain fut répétée partout, et Victor entra dans la vraie célébrité.

Il alla remercier M. Agier de son article, mais il n'osa pas affronter la gloire de M. de Chateaubriand, lequel s'étonna de ne pas le voir et le dit à M. Agier. Le député vint dire l'étonnement de M. de Chateaubriand à Mme Hugo, qui ne riait plus d'*Atala* depuis qu'*Atala* admirait son fils, et elle ordonna à Victor la visite terrible. Il sentit bien lui-même que, M. de Chateaubriand le demandant, il n'y avait pas à résister, et subit l'honneur qui lui était infligé.

Le lendemain à sept heures du soir, M. Agier vint le prendre. Ce ne fut pas sans une vive émotion qu'il arriva au numéro 27 de la rue Saint-Dominique. Il suivit son guide à travers une cour, au fond de laquelle ils montèrent un perron. M. Agier sonna, un domestique à tablier blanc ouvrit, les introduisit dans l'antichambre, puis dans un grand salon meublé simplement et dont les sièges étaient recouverts de housses grises.

Mme de Chateaubriand, assise sur une causeuse, ne bougea pas. M. de Chateaubriand, adossé à la cheminée, sans se déranger, dit à Victor :

— Monsieur Hugo, je suis enchanté de vous voir. J'ai lu vos vers, ceux que vous avez faits sur la Vendée et ceux que vous venez de faire sur la mort du duc de Berry. Il y a, surtout dans les derniers, des choses qu'aucun poëte de ce temps n'aurait pu écrire. Mes vieilles années et mon expérience me donnent malheureusement le droit d'être franc, et je vous dis sincèrement qu'il y a des passages que j'aime moins; mais ce qui est beau dans vos odes est très beau.

L'éloge n'était pas ménagé ; pourtant il y avait, dans l'attitude, dans l'inflexion de voix, dans cette façon de distribuer les places, quelque chose de si souverain, que Victor se sentit plutôt diminué qu'exalté. Il balbutia une réponse embarrassée et eut envie de partir.

Deux amis de la maison, les marquis de Talaru et d'Herbouville, arrivèrent à propos pour détourner l'attention. Il se remit un peu, et put regarder le glorieux écrivain dont il ne connaissait que les livres.

M. de Chateaubriand affectait l'allure militaire ; l'homme de plume se souvenait de l'homme d'épée ; son cou était roidi par une cravate noire qui dissimulait le col de la chemise; une redingote noire, boutonnée jusqu'au haut, redressait son petit corps voûté. Ce qu'il avait de beau, c'était la tête, en disproportion avec la taille, mais noble et grave. Le nez était d'une ligne ferme et impérieuse, l'œil fier, le sourire charmant, mais ce n'était qu'un éclair et la bouche reprenait vite l'expression sévère et hautaine.

La nuit arriva. On n'apportait pas de lumière. Le maître de la maison laissait tomber la conversation. Victor, gêné d'abord des paroles, l'était maintenant du silence. Il fut ravi quand M. Agier se leva.

M. de Chateaubriand, les voyant partir, invita Victor à revenir le voir et lui dit qu'il le trouverait tous les jours de sept à neuf heures du matin.

Victor retraversa sans s'arrêter l'antichambre et la

cour; lorsqu'il fut dans la rue, il respira bruyamment.

— Eh bien! lui dit M. Agier, j'espère que vous êtes content?

— Oui, d'être dehors.

— Comment! s'écria le député. Mais M. de Chateaubriand a été charmant pour vous. Il vous a parlé beaucoup. Vous ne le connaissez pas, il est quelquefois quatre ou cinq heures sans dire un mot. Il fait pour vous une véritable exception en vous accordant si vite vos grandes et vos petites entrées. Si vous n'êtes pas satisfait, vous êtes difficile.

Victor ne fut pas convaincu. Il aimait mieux l'auteur des *Martyrs* dans ses livres que dans son salon, et, sans Mme Hugo dont la volonté était toute-puissante sur son fils, les relations en fussent restées là.

Par déférence pour sa mère, il reprit un matin le chemin de la rue Saint-Dominique. Le même domestique lui ouvrit. Cette fois M. de Chateaubriand le reçut dans sa chambre. En passant par le salon, il se croisa avec Mme de Chateaubriand qui, malgré l'heure matinale, sortait, et avait sur la tête un de ces chapeaux à passe étroite de mode alors dans le faubourg Saint-Germain. Victor, qui, à sa première visite, l'avait mal distinguée parce qu'elle était à contre-jour et que le soir tombait déjà, vit alors une grande femme maigre, au visage sec et marqué de petite vérole. Elle ne s'arrêta pas pour ce petit jeune homme; elle daigna cependant lui faire un léger salut de tête.

Quand Victor entra, M. de Chateaubriand, en manches de chemise, un foulard noué sur la tête, assis à une table, tournait le dos à la porte et faisait une revue de papiers. Il se retourna avec empressement.

— Ah! bonjour, monsieur Victor Hugo. Je vous attendais. Asseyez-vous donc. Eh bien! avez-vous travaillé depuis que je vous ai vu? Oui, n'est-ce pas? Avez-vous fait beaucoup de vers?

Victor répondit qu'il en faisait toujours un peu.

— Vous avez bien raison. Les vers! faites des vers! c'est la littérature d'en haut. Vous êtes sur un plateau plus élevé que le mien. Le véritable écrivain, c'est le poëte. Moi aussi j'ai fait des vers, et je me repens de n'avoir pas continué. Mes vers valaient mieux que ma prose. Savez-vous que j'ai écrit une tragédie? Tenez, il faut que je vous en lise une scène... — Pilorge, venez, j'ai besoin de vous.

Un individu, rouge de cheveux, de favoris et de visage, entra.

— Allez me chercher le manuscrit de *Moïse*.

Pilorge était le secrétaire de M. de Chateaubriand, ce qui ne lui constituait pas une sinécure. Sans compter les manuscrits, la correspondance seule lui prenait énormément de temps parce qu'en outre des lettres originales qu'il écrivait et que M. de Chateaubriand signait, il en faisait un double pour un registre où l'illustre érivain, attentif pour la postérité, conservait précieusement ses moindres billets. Pilorge avait aussi la fonction de classer et de numéroter toutes les lettres reçues à l'hôtel.

Le secrétaire apporta le manuscrit demandé.

L'auteur de *René* lut alors, avec pompe et conviction, un dialogue, puis un chœur imité des chœurs d'*Athalie* et d'*Esther*, qui ne démontrèrent pas à son auditeur qu'il eût raison de préférer ses vers à sa prose. Victor essaya de trouver cela très beau, et parvint à admirer ce vers du chœur :

Et souvent la douleur s'apaise par des chants,

auquel il s'accrocha comme à une planche de sauvetage.

Le domestique qui lui avait ouvert apporta une immense cuvette remplie d'eau. M. de Chateaubriand dénoua son madras et se mit à ôter ses pantoufles de maroquin vert; Victor allait se retirer, mais il le retint; il continua sans façon de se déshabiller, défit son pantalon de molleton gris, sa chemise, son gilet de flanelle, et entra dans la cuvette, où le domestique le lava et le frictionna. Essuyé et rhabillé, il fit la toilette de ses dents, qui étaient fort belles et pour lesquelles il avait toute une trousse de dentiste. Ragaillardi par son barbotage dans la cuvette, il causa avec entrain, tout en se travaillant la mâchoire, et charma Victor. Il parla de la censure.

— Quel gouvernement! Ce sont des misérables et des imbéciles. La pensée est plus forte qu'eux, et ils se blesseront à la frapper. S'ils ne compromettaient qu'eux! mais ils perdront la monarchie à ce jeu-là.

Victor emporta de cette seconde entrevue une bien meilleure impression que de la première. Il fit pour M. de Chateaubriand l'ode intitulée *le Génie*. Il retourna souvent le voir, mais il lui trouva rarement la vivacité et l'abandon de sa seconde visite. M. de Chateaubriand était toujours tel qu'il l'avait vu le premier soir, d'une politesse glacée au fond; on se heurtait à un caractère dont rien ne pouvait ployer la raideur ni diminuer la hauteur, on éprouvait plus de respect que de sympathie, on se sentait devant un génie, mais non devant un homme.

Ce ne fut pas sans une joie secrète que Victor apprit que M. de Chateaubriand était nommé ambassadeur à Berlin. Il alla le féliciter et lui dire adieu.

— Comment! adieu? dit l'ambassadeur. Mais vous venez avec moi.

Victor ouvrit de grands yeux.

— Oui, reprit le maître; je vous ai fait attacher à l'ambassade sans vous en demander la permission, et je vous emmène.

Victor le remercia cordialement de sa bonne intention, mais il lui dit qu'il ne pouvait quitter sa mère.

— Est-ce seulement votre mère? demanda M. de Chateaubriand en souriant. Allons, vous êtes libre. Mais je suis fâché que cela ne se puisse pas, c'eût été honorable pour nous deux.

Mme de Chateaubriand entra dans le cabinet de son mari. Elle n'avait jamais paru connaître Victor; il fut donc fort étonné de la voir venir à lui, le sourire aux lèvres.

— Monsieur Hugo, lui dit-elle, je vous tiens et il faut que vous m'aidiez à faire une bonne action. J'ai une infirmerie pour les vieux prêtres pauvres. Cette infirmerie me coûte plus d'argent que je n'en ai; alors j'ai une fabrique de chocolat. Je le vends un peu cher, mais il est excellent. En voulez-vous une livre?

— Madame, dit Victor qui avait sur le cœur les grands airs de Mme de Chateaubriand et qui éprouva le besoin de l'éblouir, j'en veux trois livres.

Mme de Chateaubriand fut éblouie, mais Victor n'eut plus le sou.

Mme de Chateaubriand n'était pas seule charitable. M. de Chateaubriand avait toujours sur la cheminée de son cabinet des piles de pièces de cinq francs; à chaque instant, son domestique entrait, lui remettait des lettres de mendiants, émigrés vrais ou faux, vendéens, chevaliers de Saint-Louis; il prenait à la pile en bougonnant, enveloppait l'argent dans la lettre et envoyait le tout par le domestique.

Mme Sand parle dans l'Histoire de sa vie des nuées de mendiants qui s'abattent sur les écrivains en renom. Cela devient bientôt, si l'on n'y met ordre, une exploitation en règle. Tous s'en mêlent, pauvres, escrocs, malheureux en guenilles ou quêteuses en dentelles, et ne demandent pas toujours, comme Mme de Chateaubriand, avec un sourire. Une quêteuse du faubourg Saint-Germain somma une fois M. Victor Hugo en termes tels, qu'elle s'attira cette réponse :

Voici vos vingt francs, comtesse,
Quoiqu'on puisse, en vérité,
Manquer à la charité
Qui manque à la politesse.

M. de Chateaubriand donnait sans compter, comme il dépensait. L'argent lui ruisselait des mains. Lorsqu'il alla voir à Prague Charles X exilé, l'ex-roi le questionna sur sa fortune.

— Je suis gueux comme un rat, répondit-il, je vis pêle-mêle avec les pauvres de madame de Chateaubriand.

— Oh! ça ne finira pas comme ça, dit le roi; voyons, Chateaubriand, combien vous faudrait-il pour être riche?

— Sire, vous y perdriez votre temps. Vous me donneriez quatre millions ce matin que je n'aurais pas un patard ce soir.

Le mauvais côté de ce noble mépris de l'argent, c'est que cela mettait le grand écrivain à la merci des prêteurs. L'économie contient l'indépendance et la dignité. Ceux qui lui ouvraient leur bourse se croyaient le droit d'intervenir dans sa politique et quelquefois, le lendemain d'un discours à la chambre ou d'un article de journal, venaient lui faire chez lui des remontrances menaçantes que son orgueil devait tolérer. Les embarras d'argent qui aggravèrent sa vieillesse le forcèrent à vendre d'avance ses *Mémoires d'outre-tombe* et à hypothéquer son cadavre. On lui fit une pension de vingt mille francs par an. Comme il ne mourait pas assez vite et que le marché devenait mauvais, on ne voulut plus lui donner que douze mille francs; il convint qu'il avait tort de tant durer et accepta la diminution.

XXXIV

LA MORT DE LA MÈRE

Depuis sa fluxion de poitrine, Mme Hugo n'était pas très bien portante. Elle attribuait son malaise à son logement. Habituée à l'air, elle respirait mal entre quatre murs. Elle n'y tint pas, et, au commencement de 1821, elle quitta son troisième étage et alla rue Mézières numéro 10, où elle eut un jardin. Elle était si pressée qu'elle ne laissa pas le temps de réparer et de repeindre l'appartement où elle entrait. Une fois entrée, pour aller plus vite, et aussi par économie, elle se mit elle-même à la besogne et y mit ses deux fils. Il était, d'ailleurs, dans ses idées que les hommes apprissent à se suffire en toute occasion. Elle les avait déjà habitués à l'aider dans la teinture des étoffes, où elle s'entendait particulièrement, et ils en auraient remontré aux gens du métier pour passer dans la couleur les lainages et les soieries. De teinturiers, ils devinrent aisément badigeonneurs et colleurs.

Ils redevinrent jardiniers. Le jardin était en mauvais état, il fallut le refaire. C'était le moment, le printemps approchait. Il fallut labourer, bêcher, semer, planter, greffer. Leur mère bêchait comme eux, et plus qu'eux; son amour des fleurs l'empêchait de sentir sa fatigue. Un jour qu'elle voulut absolument terminer une plate-bande, elle eut chaud et but un verre d'eau. Presque aussitôt, elle eut le frisson, puis la fièvre. Une seconde fluxion de poitrine se déclara. Les fils repassèrent les nuits; la malade bien-aimée se tira de la période aiguë, mais les poumons étaient engagés; elle traîna quelques semaines dans une fausse convalescence et reprit le lit à la fin de mai. Malgré cette rechute, le médecin continua d'espérer. Il y eut au milieu de juin un mieux apparent, et les deux frères s'attendirent à une prompte guérison.

Le 27 juin, vers midi, ils étaient tous deux seuls avec leur mère.

— Regarde, dit Eugène à Victor, comme maman est bien! elle ne s'est pas réveillée depuis minuit.

— Oui, dit Victor, elle sera bientôt guérie.

Il s'approcha pour la regarder et l'embrassa au front. Le front était glacé. Elle était morte.

Abel, appelé aussitôt, s'occupa des lugubres détails. Le surlendemain, les trois frères, de rares amis et quelques personnes attirées par la jeune renommée de Victor, conduisirent la morte à l'église Saint-Sulpice, et de là au cimetière Montparnasse.

Les amis emmenèrent les trois fils et essayèrent de

les distraire, mais Victor aima mieux pleurer et retourna seul dans la maison vide. Il n'y put rester, sortit et reprit le chemin du cimetière. Quand on ferma les grilles, il erra sur le boulevard, accablé et découragé de vivre. Le besoin de se rattacher à une espérance lui fit prendre en revenant la rue du Cherche-Midi. Il était onze heures du soir, il s'attendait à trouver les conseils de guerre endormis et éteints ; la porte était toute grande ouverte, et la cour et les fenêtres pleines de lumières. Il fut heurté par un groupe qui entrait en riant aux éclats. Il voulut continuer sa route, mais il lui fut impossible de faire un pas. Il hésita un instant ; puis, tout à coup, poussé par l'amère envie de souffrir, il s'élança dans la cour, monta rapidement le grand escalier, et entra dans une grande pièce déserte où l'on venait de jouer la comédie et dont le théâtre lui fit l'effet d'une autre tombe. Il vit dans une glace son visage, qui avait la pâleur de la mort, et le crêpe de son chapeau qu'il avait gardé sur sa tête. Cette vue le rappela à lui, il s'enfuit précipitamment, et s'enfonça dans un corridor noir, d'où il entendit au-dessus de sa tête les pas de la danse et le bruit des instruments. Il ne put résister à monter un étage, puis un autre ; il connaissait la maison et alla à une sorte de vasistas qui éclairait d'en haut la salle de bal. Là, seul et dans l'obscurité, il colla ses yeux au carreau et s'enivra désespérément du plaisir des autres. Il vit bientôt celle qu'il cherchait ; elle était en robe blanche, coiffée de fleurs, et dansait en souriant.

La rupture des deux familles n'avait pas été moins sensible à Mlle Foucher qu'à Victor. Le père et la mère combattaient la tristesse de leur fille en cherchant pour elle toutes les occasions d'amusement. Le 29 juin était la fête de M. Foucher, on en avait fait une petite solennité ; on avait organisé un bal et la représentation d'un vaudeville, *Monsieur Guillaume*, où Mlle Adèle faisait la jeune première. La veille du grand jour, M. Foucher reçut le billet de faire part de la mort de son ancienne amie, qu'il n'avait pas revue, et dont il n'avait su la maladie que vaguement ; il ne pensa qu'à sa fille, qui allait perdre une distraction, et lui cacha la triste nouvelle.

Le lendemain, Mlle Foucher, étourdie et lasse des joies de la veille, se promenait dans le jardin du conseil de guerre. Elle vit entrer Victor, dont la présence et la pâleur lui dirent tout de suite qu'il était arrivé un malheur.

Elle courut à lui : — Qu'y a-t-il donc ?

— Ma mère est morte. Je l'ai enterrée hier.

— Et moi je dansais !

Il vit qu'elle ne savait rien. Ils se mirent à sangloter ensemble, et ce furent leurs fiançailles.

XXXV

LA ROCHE-GUYON

Ceux qui avaient accompagné à l'église le corps de la morte avaient remarqué, en entrant dans la chapelle de la Vierge, un jeune prêtre qui avait entendu l'office avec eux et qui était allé aussi au cimetière jeter sa pelletée de terre sur le cercueil. Ce prêtre pouvait avoir trente ans; ses cheveux soyeux entouraient sa tonsure d'un cercle parfait; son linge et le drap de sa soutane étaient d'une finesse rare chez un prêtre; lui-même avait dans sa personne un grand air de distinction et de race.

C'était le duc de Rohan. A peine marié, sa femme était morte brûlée. De désespoir, il s'était mis dans les ordres, et il était alors sous-diacre au séminaire de Saint-Sulpice.

Quelques jours après, il fit demander à Victor par un ami commun la permission de venir le voir. Victor répondit que c'était à lui d'aller remercier M. de Rohan d'avoir suivi le corps de sa mère. Il alla au séminaire; l'abbé étant en ce moment à la chapelle, on l'introduisit dans sa cellule, qui avait pour tout ameublement une table de bois, un lit de bois et un crucifix de bois. Il fut touché de ce détachement des choses humaines chez un homme du monde qui portait ce nom hautain.

L'abbé accourut et fut d'une simplicité cordiale. Il parla d'abord de la morte avec une sincérité d'émotion qui pénétra le fils. Puis il causa de choses moins tristes, complimenta Victor de ses vers qu'il savait tous, lui prédit la gloire, dit que, lui, il avait renoncé à tout, qu'il ne voulait être rien dans l'église, que, sans sa mauvaise santé, il se serait fait trappiste, et que toute son ambition était de devenir curé de son village.

Il plut beaucoup à Victor, qui le vit assidûment jusqu'aux vacances du séminaire. Il allait passer les vacances dans son village; il insista fort pour que Victor y vînt avec lui, plutôt que de rester dans la maison où sa mère était morte. Victor ne partit pas avec lui, mais lui promit de le rejoindre.

En effet, un matin du milieu d'août, il monta en diligence avec l'ami commun qui avait été leur intermédiaire, M. Rocher. Le village était la Roche-Guyon. Arrivés au bord de la Seine, M. Rocher héla le bac. Du milieu du fleuve, les deux visiteurs aperçurent leur ami qui agitait son mouchoir sur le balcon du château. Lorsqu'ils arrivèrent dans la cour d'honneur, le jeune séminariste les reçut sur le perron ayant derrière lui une douzaine de petits abbés-majordomes et valets, ce qui commença à déranger les idées de Victor sur l'humilité du duc.

Le châtelain de la Roche-Guyon fut, du reste, aussi amical et aussi expansif que le séminariste de Saint-Sulpice. Le dîner attendait les visiteurs; il y avait une douzaine de convives, presque tous des prêtres. Le duc plaça Victor à sa droite et fut charmant; mais une étiquette princière pesait sur le dîner; les convives traitaient le maître de la maison avec un respect cérémonieux; ils ne l'appelaient que *monseigneur*, excepté un abbé, depuis aumônier de la duchesse de Berry, qui l'appelait *altesse*. Derrière l'altesse, se tenait debout, l'épée au côté, la serviette sous le bras, un grand escogriffe. Un mot étonna Victor qui demanda au duc quel était ce personnage.

— C'est le maire de la Roche-Guyon, répondit le duc.

Victor ne crut plus autant que l'ambition du duc fût de devenir curé de la Roche-Guyon.

Après le dîner, on visita le château, tout à fait magnifique et seigneurial. Victor y admira de fort belles peintures, parmi lesquelles le duel de Jarnac et de La Châtaigneraie. Le duc de Rohan prétendait descendre de Jarnac et s'en vantait. Le tableau représentait hardiment l'instant du duel où Jarnac coupe avec sa dague le jarret de son adversaire.

Une des curiosités du château était un lit de dix pieds de large, en chêne sculpté, tendu de bandes de velours grenat alternées de bandes de tapisserie or et soie au petit point, où avait couché Henri IV.

La chambre du duc ne ressemblait guère à sa cellule; elle étalait toutes les recherches du luxe. Elle ouvrait sur un salon boudoir dont la table et le piano étaient couverts d'albums de musique sacrée richement reliés, et ayant tous cette inscription en lettres d'or : Sa seigneurie le duc de Rohan-Chabot, duc de Montbazon, duc de Beaumont, prince de Léon, pair de France.

En face du piano, il y avait le portrait du duc par Gérard en grand uniforme de mousquetaire rouge, avec ces mots incrustés dans le bois : S. A. le prince de Léon.

Il était trop tard pour visiter le parc. On causa, puis le duc conduisit Victor dans une vaste et opulente chambre gothique dont les fenêtres regardaient la Seine. Cette chambre avait un mérite plus grand; le duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, l'avait habitée.

Le lendemain, Victor, levé avec le jour, s'en alla seul dans le parc, qui se développait sur la colline derrière le château bâti à mi-côte. Les restes de la *Tour de Guy*, le bourg primitif, dont le nom avait fait celui du village (la Roche à Guy, puis la Roche-Guyarde, puis la Roche-Guyon), l'attirèrent d'abord. « Il n'en restait plus que la muraille circulaire, qui était très épaisse et revêtue de lierre et de mousse. Les plafonds de ses quatre étages s'étaient successivement écroulés au rez-de-chaussée, où ils formaient un amas énorme de décombres. Un escalier étroit et sans rampe, rompu en plusieurs endroits, tournait en spirale sur la surface intérieure de la muraille au sommet de laquelle il aboutissait. » Cette ruine servit à Victor pour décrire la tour de Vermund le Proscrit dans *Han d'Islande*, dont il s'occupait alors.

Un son de cloche le rappela; il crut que c'était le déjeuner, c'était la messe. La chapelle était sous terre et taillée dans le roc. En s'enfonçant dans la crypte, il entendit un bruit d'harmonica. Il poussa une porte et vit une chapelle splendidement illuminée. Un Christ de grandeur naturelle cherchait à faire l'illusion complète de la réalité; un jet de vermillon jallissait de ses plaies, le bois des linges était peint en blanc, le corps en couleur de chair, les yeux étaient d'émail, et la couronne de véritable épine. Derrière ce Christ, une nuée de séraphins en ronde-bosse comme ceux de Saint-Roch projetaient des rayons de bois doré. Tous les abbés domestiques étaient là. Le curé de la Roche-Guyon disait la messe, qui était servie par le duc en habit de diacre; mais il était facile de voir que ce n'était pas le diacre qui était le serviteur.

Victor avait dû d'abord rester deux mois, mais il en eut assez après deux jours. Le surlendemain de son arrivée, il écrivait à un ami de Paris : «... Ces immenses salons dorés, ces vastes terrasses et, par-dessus tout, ces grands laquais obséquieux, me fatiguent. Je n'ai ici d'autre attrait que la colline boisée, les vieilles tours et avant tout la société charmante de cet aimable duc de Rohan, l'un de mes amis les plus chers et les plus dignes d'être noblement aimés. Je le quitte bien vite; mais il est heureux. Quel besoin a-t-il de moi, qui ne le suis pas?... Mme la duchesse de Berry, qui est à Rosny, doit venir visiter ce château dans quelques jours. M. de Rohan voudrait me retenir au moins jusque-là; mais je me défie de sa bienveillance. Je ne veux pas que ma position particulière m'expose à devenir le client d'un homme dont ma situation sociale me permet d'être l'ami. J'aime le duc de Rohan pour lui, pour sa belle âme, pour son noble caractère, mais non pour les services matériels qu'il peut me rendre... »

Il partit, laissant l'ami avec lequel il était venu, et qui essaya vainement de le faire rester en disant que, par ce brusque départ, il affligerait le duc qui l'aimait beaucoup.

— Moi aussi, je l'aime beaucoup, dit Victor; mais je le préfère dans sa cellule ou chez moi.

Entre Rolleboise et Mantes, il y a une côte qu'il monta à pied. Il y fit la rencontre d'une jeune femme qui était aussi descendue de sa voiture et qui, pour mieux voir le paysage, avait grimpé sur un escarpement. Elle semblait embarrassée pour en redescendre, n'ayant avec elle qu'un vieillard qui était assez occupé à ne pas glisser lui-même. Victor s'avança et offrit sa main qui fut acceptée de bonne grâce. A Rosny, où il s'arrêta pour visiter le château, on lui dit que la duchesse de Berry venait de partir pour la Roche-Guyon avec M. de Meynard et qu'il avait dû se croiser avec elle à la côte. La duchesse de Berry ne s'était pas doutée qu'elle touchait la main qui avait écrit l'ode sur la mort de son mari.

On aime à évoquer ses jeunes souvenirs. En 1835 M. Victor Hugo, voyageant de ce côté, voulut revoir la Roche-Guyon. Le château n'appartenait plus au duc de Rohan, qui l'avait vendu à Mme de Liancourt. La duchesse était hospitalière aux touristes. Un domestique montra complaisamment toutes les pièces et entre autres une chambre « où avait logé Victor Hugo », et qui n'était pas la vraie. Puis il pria l'étranger de vouloir bien écrire son nom sur un registre à cet usage. M. Victor Hugo allait le faire, quand, en feuilletant le registre pour trouver une page blanche, il vit son nom au bas de quelques lignes d'une petite écriture ronde. Désespérant d'imiter assez bien cette écriture et cette signature pour n'être pas soupçonné de faux, il écrivit : *In se magna ruunt*, et signa : *Lucain*.

XXXVI

FRAGMENTS DE LETTRES

Le général Hugo offrit à ses fils de leur faire une pension s'ils voulaient prendre une profession plus régulière et moins aléatoire que la littérature. Victor refusa et se trouva réduit à ses propres ressources. Toute sa fortune consistait en huit cents francs que ses publications lui avaient gagnés. Avec ce modeste capital, il se lança dans l'inconnu.

Sa vie extérieure avait un commencement de notoriété et d'éclat; le monde le recherchait, il était invité partout; je vois, entre autres, une lettre où « M. le comte de Chabrol, préfet de la Seine, et Mme la comtesse de Chabrol prient M. Victor *Hugot*, membre de l'académie des Jeux Floraux, de leur faire l'honneur de venir dîner chez eux, le samedi 29 décembre à cinq heures et demie ». Mais, quand il entrait dans cette maison où n'était plus sa mère, il se sentait seul au monde. Il ne put vivre ainsi; il alla chez M. Foucher et lui demanda sa fille.

Il n'avait rien, que son courage et le cœur de celle qu'il demandait. M. et Mme Foucher, par tendresse pour leur fille et par sympathie pour ce jeune homme qui faisait tout seul son avenir et qui acceptait si résolument les chances de la destinée, consentirent au mariage, qu'ils ajournèrent seulement à l'époque où la position de Victor serait un peu plus assurée.

Muni de cette promesse, il se mit au travail avec une ardeur nouvelle. Journal, odes, roman, théâtre, il fit de tout ou il essaya de tout. Pendant deux ans, il mena une existence active, haletante et fiévreuse, pleine de rêves, d'espérances et d'inquiétudes. Il avait un consentement, mais il lui en fallait un autre, celui de son père; l'obtiendrait-il? Il remit à le demander au moment où il en aurait besoin. Les fragments de lettres suivants donneront une idée de ses occupations et de l'état de son esprit pendant ces deux années :

« ... Rien n'est désespéré, et un petit échec n'abat pas un grand courage. Je ne me dissimule ni les incertitudes ni même les menaces de l'avenir ; mais j'ai appris d'une mère forte qu'on peut maîtriser les événements. Bien des gens marchent d'un pas tremblant sur un sol ferme ; quand on a pour soi une conscience tranquille et un but légitime, on doit marcher d'un pas ferme sur un sol tremblant.

« Je travaille ici à des ouvrages purement littéraires qui me donnent la liberté morale en attendant qu'ils me donnent l'indépendance sociale. Les lettres, considérées comme jouissances privées, sont un bonheur dans le bonheur et une consolation dans le malheur. En ce moment même, elles m'arrachent au tourbillon du petit monde d'une petite ville pour me faire un isolement où je puis me livrer tout entier à de tristes et douces affections. Il me semble, dans la retraite, que je suis près des deux êtres qui rempliront toute ma vie, quoique l'un vive loin de moi et que l'autre ne vive plus. Mon existence matérielle est trop vide et trop abandonnée pour que je ne cherche pas à me créer une existence idéale, peuplée de ceux qui me sont chers. Grâce aux lettres, je le puis. »

Malheureusement, la littérature ne lui était pas toujours une consolation. Sa renommée commençante l'exposait à des attaques déjà violentes. Il n'était pas encore fait aux inimitiés et aux injures, et il n'avait pas pour elles l'indifférence que lui a donnée depuis une longue habitude. Son état général de souffrance le rendait plus sensible à tout et lui exagérait l'importance de ces piqûres.

«... Tu ne saurais te figurer la multitude d'ennuis qui m'assiègent. Indépendamment de mes chagrins et de mes inquiétudes domestiques, il faut encore me résigner à tous les dégoûts des haines littéraires. Je ne sais quel démon m'a jeté dans une carrière où chaque pas est entravé par quelque inimitié sourde ou quelque basse rivalité. Cela fait pitié, et j'en ai honte pour les lettres. Il est insipide de se réveiller chaque matin en butte aux petites attaques d'une tourbe d'ennemis auxquels on n'a jamais rien fait et que pour la plupart on n'a jamais vus. Je voudrais t'inspirer de l'estime pour cette noble et grande profession des lettres; mais je suis forcé de convenir qu'on y fait une étrange étude de toutes les bassesses humaines. C'est en quelque sorte un grand marais dans lequel il faut se plonger, si l'on n'a pas des ailes pour se soutenir au-dessus de la fange. Moi qui n'ai pas les ailes du talent, mais qui me suis isolé par un caractère inflexible, je suis quelquefois tenté de rire de tous les petits torts qu'on cherche à me faire, mais plus souvent, je l'avoue à la honte de ma philosophie, tenté de me fâcher. Tu penseras peut-être, avec une apparence de raison, que, dans les intérêts importants qui m'occupent, je devrais être insensible à

de telles misères; mais c'est précisément l'état d'irritabilité où je suis qui me les rend insupportables; ce qui ne ferait que m'importuner si j'étais heureux m'est aujourd'hui odieux; je souffre quand de misérables moucherons viennent se poser sur mes plaies. N'en parlons plus, c'est avoir trop de bonté; ils ne valent pas la plume que j'use et le papier que je salis... »

Mais bientôt, il prenait cela d'une façon ferme et fière.

« Je trouve ici à mon retour une petite contrariété littéraire pour m'entretenir dans le métier de patience. Mais je suis aussi insensible aux mauvais offices que sensible aux bons. Il y a par le monde quelques avortons auxquels mon mépris ne suffit pas et qui veulent encore ma haine ; ils n'y parviendront pas. »

Puis il réfléchissait et sentait se former en lui cette pensée d'indulgence universelle dont il a fait plus tard la *Prière pour tous* et tout son théâtre :

« ... Tu ne saurais te figurer dans quelle incroyable bienveillance j'enveloppe tous mes frères d'humanité. Je me suis accoutumé de bonne heure à rechercher dans le mal qu'on me fait le motif qui a poussé un homme à me faire ce mal. Alors, ma colère d'un moment se change presque toujours en une longue et profonde compassion. Il m'arrive même assez souvent de trouver un principe louable dans la source d'une mauvaise action. Alors tu conviendras qu'on n'a guère de mérite à se consoler du tort reçu et à le pardonner... »

Il expliquait à celle qui allait être sa femme ce que c'était pour lui que la poésie.

« ... En deux mots, la poésie, c'est l'expression de la vertu. Une belle âme et un beau talent poétique sont presque toujours inséparables. La poésie ne vient que de l'âme et peut se manifester aussi bien par une belle action que par un beau vers... »

Et dans une autre lettre :

« ... Les vers seuls ne sont pas de la poésie. La poésie est dans les idées; les idées viennent de l'âme. Les vers ne sont qu'un vêtement élégant sur un beau corps. La poésie peut s'exprimer en prose, elle est plus parfaite sous la grâce et la majesté du vers. C'est la poésie de l'âme qui inspire les nobles sentiments et les nobles actions comme les nobles écrits. Un poëte malhonnête homme est un être dégradé, plus bas et plus coupable qu'un malhonnête homme qui n'est pas poëte... »

Il ne voyait pas l'amour moins grandement que la poésie :

« Il y a au dedans de nous un être immatériel, qui est comme exilé dans notre corps auquel il doit survivre éternellement. Cet être d'une essence plus pure, d'une nature meilleure, c'est notre âme. C'est l'âme qui enfante tous les enthousiasmes, toutes les affections, qui conçoit Dieu et le ciel. L'âme, si au-dessus du corps auquel elle est liée, resterait sur la terre dans un isolement insupportable, s'il ne lui était permis de choisir parmi toutes les autres âmes une compagne qui partage avec elle le malheur dans cette vie et le bonheur dans l'éternité. Lorsque deux âmes qui se sont ainsi cherchées plus ou moins longtemps dans la foule se sont enfin trouvées, lorsqu'elles ont vu qu'elles se convenaient, qu'elles se comprenaient, qu'elles s'entendaient, en un mot, qu'elles étaient pareilles l'une à l'autre, alors il s'établit à jamais entre elles une union ardente et pure comme elles, union qui commence sur la terre pour ne pas finir dans le ciel. Cette union est l'*amour*, l'amour véritable, tel à la vérité que le conçoivent bien peu d'hommes, cet amour qui est une religion, qui divinise l'être aimé, qui vit de dévouement et d'enthousiasme et pour qui les plus grands sacrifices sont les plus doux plaisirs... »

« ... L'amour, dans son acception divine et véritable, élève tous les sentiments au-dessus de la misérable sphère humaine; on est lié à un ange qui nous soulève sans cesse vers le ciel. »

Ses affaires ne s'arrangeaient pas comme il aurait voulu; des promesses sur lesquelles il avait compté ne se réalisaient pas; des obstacles imprévus le rejetaient loin du but qu'il avait cru toucher et le décourageaient. Il écrivait à M. Foucher :

« ... Tout mon avenir est replongé dans le vague. Rien de positif, rien de certain. Je voudrais être sûr de quelque chose, fût-ce du malheur; au moins pourrais-je marcher, sachant où je vais. Dans le moment actuel, il faut que j'attende! La seule qualité que j'ai, l'activité et l'énergie pour agir, est paralysée ; les circonstances en revanche me demandent de la *patience*, vertu que je n'ai pas et que je n'aurai probablement jamais... Il est impossible que l'état de stagnation où je suis dure, je ferai tout du moins pour le faire cesser ; j'aime encore mieux périr dans un fleuve que de me noyer dans un étang. »

M. Foucher essayait de le calmer :

« ... Je conçois votre état. Louis XIV disait d'un officier pauvre qui préférait la croix de Saint-Louis à une pension: *Il n'est pas dégoûté*. J'en dirais autant d'un jeune homme qui préfère un malheur à une incertitude paralysante que les circonstances placent entre son présent et son avenir. Cependant les choses ne me paraissent pas avoir empiré. Attendons. Les obstacles ne seront pas toujours au-dessus de nos efforts, et, jus-

qu'à ce que nous puissions nous en rendre maîtres, donnons le change à notre impatience en exploitant le domaine que personne ne peut nous ravir. Travaillons. Votre littérature est un vaste champ, vous y avez semé; faites paraître les fruits. Qu'on les trouve doux ou amers, mûrs ou verts, n'importe... »

Au milieu de tous ces ennuis et de tous ces empêchements, de ces espérances et de ces incertitudes, une chose en lui ne variait pas; c'était la volonté bien arrêtée de n'arriver que par des moyens dignes et qui ne coûtassent rien à sa conscience. Il avait autant besoin de mériter le bonheur que de l'obtenir.

« ... Si, pour accélérer l'époque de mon bonheur, je ne fais rien de contraire à mon caractère, ce sera une forte preuve en ma faveur. C'est une cruelle position que celle d'un jeune homme indépendant par ses principes, ses affections et ses désirs, et dépendant par son âge et par sa fortune. Oui, si je sors de cette épreuve pur comme j'y suis entré, je me croirai en droit d'avoir quelque estime pour moi-même. J'ai bien des soucis à fouler sous mes pieds, car il faut travailler à travers tant d'agitations... »

« ... Tous les chemins me sont bons, pourvu qu'on y puisse marcher droit et ferme, sans ramper sur le ventre et sans courber la tête. C'était là ma pensée quand je te disais que j'aimais beaucoup mieux me créer moi-même, en travaillant, mes moyens d'existence que de les attendre de la hautaine bienveillance des hommes puissants. Il est bien des manières de faire fortune; et je l'aurais certainement déjà faite par eux si j'avais voulu acheter des faveurs par des flatteries. Ce n'est pas ma manière... Que reste-t-il à un jeune homme qui dédaigne de s'avancer par ces voies faciles? Rien que la conscience de sa force et l'estime de soi-même. Il faut frayer sa carrière noblement et franchement, et marcher aussi vite qu'on le peut sans froisser ni renverser personne, et se reposer du reste sur la justice de Dieu. »

J'extrais encore ces quelques lignes où l'on voit poindre son désir d'être lui, et de ne plus s'en rapporter aveuglément aux idées et aux opinions qu'enfant il a reçues des autres :

« ... Je fais peu de cas, je l'avoue, de l'esprit de convention, des croyances communes, des traditions conventionnelles; c'est que je crois qu'un homme prudent doit tout examiner avec sa raison avant de rien accueillir; s'il se trompe, ce ne sera pas sa faute. »

XXXVII

LAMENNAIS CONFESSEUR DE VICTOR HUGO

C'est alors qu'il écrivit *Han d'Islande.* Je lis dans une de ses lettres : « Au mois de mai dernier, le besoin d'épancher certaines idées qui me pesaient et que notre vers français ne reçoit pas, me fit entreprendre une espèce de roman en prose. J'avais une âme pleine d'amour, de douleur et de jeunesse, je n'osais en confier les secrets à aucune créature vivante; je choisis un confident muet, le papier. Je savais de plus que cet ouvrage pourrait me rapporter quelque chose ; mais cette considération n'était que secondaire quand j'entrepris mon livre. Je cherchais à déposer quelque part les agitations de mon cœur neuf et brûlant, l'amertume de mes regrets, l'incertitude de mes espérances. Je voulais peindre une jeune fille qui réalisât l'idéal de toutes les imaginations fraîches et poétiques, afin de me consoler tristement en traçant l'image de celle que j'avais perdue et qui ne m'apparaissait plus que dans un avenir bien lointain. Je voulais placer près de cette jeune fille un jeune homme, non tel que je suis, mais tel que je voudrais être. Ces deux créatures dominaient le développement d'un événement, moitié d'histoire, moitié d'invention, qui faisait ressortir lui-même une grande conclusion morale, base de la composition. Autour des deux acteurs principaux, je rangeais plusieurs autres personnages, destinés à varier les scènes et à faire mouvoir les rouages de la machine. Ces personnages étaient groupés sur les divers plans suivant leur degré d'importance. Ce roman était un long drame dont les scènes étaient des tableaux, dans lesquels la description suppléait aux décorations et aux costumes. Du reste, tous les personnages se peignaient par eux-mêmes ; c'était une idée que les compositions de Walter Scott m'avaient inspirée et que je voulais tenter dans l'intérêt de notre littérature. Je passai beaucoup de temps à amasser pour ce roman des matériaux historiques et géographiques, et plus de temps encore à en mûrir la conception, à en disposer les masses, à en combiner les détails. J'employai à cette composition tout mon peu de facultés; en sorte que, lorsque j'écrivis la première ligne, je savais déjà la dernière. Je le commençais à peine, quand un affreux malheur vint disperser toutes mes idées et anéantir tous mes projets. J'oubliai cet ouvrage... »

M. de Chateaubriand fut nommé maître ès Jeux Floraux. Ses lettres devaient lui être remises par un académicien; il y en avait six à Paris, dont un était collègue du nouveau maître à la chambre des pairs. On choisit Victor, qui était le plus jeune.

Il était resté en relations de lettres avec M. Alexandre Soumet. Un jour il vit entrer chez lui un homme de quarante ans, beau, sympathique, et dont le sourire montrait de belles dents. C'était M. Soumet qui venait se fixer à Paris. Ce fut un ami tout fait. M. Soumet réalisait l'idéal de ce qu'on entend vulgairement par un visage poétique; de longs cils noirs ombraient ses yeux qu'il levait vers le ciel en parlant; sa bouche avait une expression séraphique; ses cheveux absents étaient remplacés par un toupet auquel il donnait l'effarement de l'inspiration. Il avait du chevalier et du barde, un peu de province, pas mal de Parnasse, et, sous cette fadeur superficielle, beaucoup de droiture, une générosité rare et une solidité à toute épreuve.

Dans la même semaine, Victor eut la visite du duc de Rohan que l'hiver ramenait à Paris et refaisait simple séminariste. Un soir que Victor était allé le voir dans sa cellule, un vieux prêtre décrépit entra. Sa tête, qu'il ne pouvait plus porter, lui tombait sur la poitrine; il marchait tout tremblotant, appuyé sur un bâton qui dépassait de deux pieds son crâne dénudé. Une redingote râpée et une culotte dont on eût pu compter les fils complétaient un ensemble misérable. Ce vieillard était rayonnant.

— Vous paraissez bien joyeux, lui dit le duc. Il vous est donc arrivé bonheur?

— Oui, dit le vieux. Je touchais, comme vicaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, quatre cent cinquante francs par an; mes appointements viennent d'être réduits à trois cent cinquante. Je remercie Dieu, je n'espérais plus avoir le temps d'être éprouvé, si près de mourir.

Victor regarda l'homme pour voir s'il parlait sérieusement, mais ce moribond n'aurait pas raillé avec la tombe, et Victor vit dans ses yeux qu'il était sincère.

Quelques jours après, le duc, venant chez lui, et le trouvant préoccupé et triste, lui parla du vieux prêtre.

— Voyez, lui dit-il, il est vieux, i est infirme, il est misérable, il n'a qu'une bouchée de pain, on lui en arrache la moitié, et il est radieux! Voilà la religion. Quand vous n'y verriez qu'une philosophie, la meilleure de toutes n'est-elle pas celle qui nous fait heureux du malheur?

— Mais je suis religieux.

— Avez-vous un confesseur?

— Non.

— Il vous en faut un, je m'en charge.

Victor était dans une de ces heures de désespérance où l'on renonce à soi et où l'on se laisse faire. Il lui était, d'ailleurs, indifférent de confesser une vie qui n'avait rien à cacher. Le duc n'eut pas beaucoup de peine à le décider et, pour qu'il ne se ravisât pas, vint le prendre dès le lendemain matin.

Le lendemain donc, Victor allait se mettre à déjeuner de deux œufs à la coque et d'un verre d'eau, le duc entra.

— Ne déjeunez pas, dit-il. Nous déjeunons ensemble chez l'abbé Frayssinous.

L'abbé Frayssinous était cet hiver-là le prédicateur à la mode. Il appelait ses sermons *conférences* et disait *messieurs* au lieu de *mes frères*, et alors l'église Saint-Sulpice était trop petite.

Il demeurait à l'Abbaye-aux-Bois, où il avait une seule pièce servant à la fois de chambre à coucher, de salle à manger et de salon. Il attendait ses deux convives et leur fit partager un déjeuner qui ne différait pas trop de celui que Victor avait laissé chez lui. La concision des mets fut réparée amplement par l'abondance des paroles.

Le prédicateur commença son rôle de directeur de Victor en lui traçant la conduite qu'il devait suivre : la religion ne condamnait pas les gens à la claustration ni au détachement des intérêts terrestres; Dieu ne donnait pas le talent pour l'enfouir, mais au contraire pour l'employer au triomphe de la vérité et à la propagation des bonnes doctrines; un des meilleurs moyens de propager la foi, c'était d'aller dans le monde, d'y répandre la piété par la parole et par l'exemple. Le succès était une force; il fallait donc tout faire pour réussir. Victor ne devait pas s'en tenir à la littérature, il devait aspirer à l'autorité directe de la politique. Le clergé comptait sur lui et l'aiderait.

Cette religion mondaine et commode n'était pas celle que voulait Victor. L'abbé acheva de l'éloigner en lui disant du bien des jésuites et du mal de M. de Chateaubriand, qu'il traitait de jacobin déguisé et plus dangereux sous son masque.

En sortant, Victor dit au duc de Rohan que l'abbé Frayssinous ressemblait peu au vieux vicaire et que ce ne serait jamais son directeur.

— Vous ne pouvez pourtant pas prendre le premier venu; si vous prenez un bon curé vulgaire, c'est vous qui le dirigerez; il vous faut une intelligence. Voyons, vous voulez un prêtre austère, voulez-vous Lamennais?

— Lamennais, à la bonne heure.

Il fut convenu qu'on irait le lendemain.

Comme Victor rentrait, il trouva M. Soumet dans son escalier.

— Mon cher, dit M. Soumet, je viens vous apprendre que vous dînez aujourd'hui chez Mlle Duchesnois. Cela vous étonne; vous ne la connaissez pas, mais elle vous connaît; elle a la tête remplie de vos vers.

Victor voulut refuser, et dit qu'il n'était pas en humeur d'être un convive bien agréable.

— Raison de plus pour vous distraire. D'ailleurs, je vous ai promis, et, si je ne vous amenais pas, Mlle Duchesnois m'a menacé de me rendre mon rôle.

Il faisait répéter au Théâtre-Français dans ce moment une *Clytemnestre*, dont l'Oreste était Talma.

Victor se laissa entraîner. Les deux amis allèrent frapper à une petite maison de la rue de la Tour-des-Dames. Un escalier tournant éclairé d'une lampe d'albâtre les conduisit à un appartement dont l'ameublement empire, ne pouvant être beau, était riche; ils traversèrent un premier salon et entrèrent dans un second, d'où M. Soumet cria :

— Le voici.

Aussitôt une portière se souleva et une femme parut, décolletée à mi-corps. Elle remercia fort Victor et l'introduisit, en lui parlant de ses odes, dans un boudoir où était une autre actrice, grasse, belle, bien qu'altérée par une petite vérole récente, et non moins décolletée que la maîtresse de la maison, Mlle Leverd.

Une troisième femme dînait, Mme Sophie Gay, dont on représentait ce soir-là même pour la première fois un opéra-comique, *le Maître de chapelle*. Elle complimenta Victor, mais ne s'étonna pas de sa figure de collégien, ayant elle-même, dit-elle, sa fille Delphine, à peine adolescente, qui faisait aussi des odes admirables, et elle proposa une soirée où ces deux enfants de génie diraient des vers tour à tour.

Le dîner fut exquis. Victor était entre Mlle Duchesnois et Mlle Leverd, et songeait par instant à la singularité de sa journée qui avait commencé par un déjeuner entre deux curés et qui finissait par un dîner entre deux actrices.

M. Soumet, méridional et aisément camarade, tutoyait les deux actrices et les appelait par leur nom tout court : Dis donc, Leverd... — T'a-t-on dit, Duchesnois?... Cela choquait beaucoup Victor, qui n'avait jamais tutoyé même un acteur ni appelé une actrice autrement que *madame*.

Mme Gay avait apporté une loge pour sa première représentation. On alla donc au *Maître de chapelle*. La loge était de face et avait trois places sur le devant; la tragédienne et la comédienne mirent Victor entre elles. Sa jeune célébrité et surtout son air grave et pudibond les piquèrent au jeu et elles lui firent mille agaceries dont sa sauvagerie fut plus gênée que flattée. Il trouva la pièce longue et n'en aima que le dénouement.

— Eh bien! lui dit M. Soumet en le reconduisant, j'espère que voilà une bonne soirée! La plus grande tragédienne, la plus vive comédienne et la femme la plus lettrée du temps n'ont eu d'yeux que pour vous. Peste! avec quelle ardeur Duchesnois et Leverd vous demandaient en vous quittant quel jour vous viendriez les voir! Voyons, chez laquelle irez-vous demain?

— Demain, dit Victor, j'irai chez l'abbé de Lamennais.

Ces femmes demi-nues et tutoyées en public étaient d'un autre monde que celui que rêvait sa jeunesse en deuil. Il se réveilla le lendemain plus disposé à la vie sévère et religieuse, et fut content de voir arriver le duc de Rohan. Ils montèrent dans un cabriolet qui se dirigea vers le faubourg Saint-Jacques.

Victor aperçut un grand arbre qui dominait la cour des sourds-muets.

— Voici un arbre, dit-il au duc, qui est une vieille connaissance pour moi. J'ai passé dans ce quartier la meilleure partie de mon enfance. Est-ce que l'abbé de Lamennais loge près d'ici?

— Nous arrivons.

Le cabriolet entra dans le cul-de-sac des Feuillantines. Il s'arrêta devant la grille.

— Comment! s'écria Victor, c'est aux Feuillantines que loge l'abbé de Lamennais!

— Mais oui. Qu'y a-t-il là qui vous étonne?

Victor lui expliqua que c'était précisément aux Feuillantines qu'il avait passé son enfance. Ils entrèrent dans l'appartement qu'avait occupé Mme Hugo. Rien n'y était changé, sinon qu'en cet instant tout y était en désordre; la salle à manger et le salon étaient encombrés de malles et de paquets, parmi lesquels allait et venait un petit homme chétif, bilieux de visage, aux grands beaux yeux inquiets, et dont le nez dissimulait presque le menton. Ce qu'il avait de plus frappant, c'était le contraste de l'expression presque enfantine de sa bouche avec les autres traits de son visage, tourmenté et nerveux.

Ce petit homme était pauvrement vêtu. Il portait une redingote usée de gros drap gris qui laissait voir une chemise de toile bise et une cravate, autrefois de soie noire, qui était maintenant une ficelle; le pantalon écourté atteignait à peine la cheville amaigrie et se continuait par des bas bleus déteints; à chaque pas on entendait sonner le triple rang de clous qui consolidait grossièrement des souliers de paysan.

— Mon cher abbé, dit le duc, je vous amène un pénitent.

Il nomma Victor, auquel M. de Lamennais tendit la main.

Victor tombait mal pour se confesser au milieu d'un déménagement. L'abbé Caron, chez qui logeait M. de Lamennais, quittait les Feuillantines, et M. de Lamennais s'en allait le soir. Il donna sa nouvelle adresse et prit rendez-vous.

Victor se confessa, fort sérieusement et avec tous les scrupules des examens de conscience. Son gros péché fut les agaceries que lui avaient faites Mlles Duchesnois et Leverd. M. de Lamennais, voyant que c'étaient là ses grands crimes, remplaça désormais la confession par une causerie.

XXXVIII

MARIAGE

Nous retrouvons notre poète installé rue du Dragon, numéro 30. Il faisait ménage avec un jeune cousin, fils du frère de Mme Hugo, venu de Nantes pour étudier le droit. Ils avaient loué en commun une mansarde à deux compartiments. L'un était leur salon de réception; sa splendeur consistait dans une cheminée de marbre Sainte-Anne, au-dessus de laquelle était accroché le lys d'or des Jeux Floraux. L'autre compartiment était un boyau mal éclairé et qui avait grand'peine à contenir les deux lits.

Victor possédait sept cents francs, avec lesquels il vécut un an. Ceux qui veulent savoir comment il s'y prit n'ont qu'à lire le budget de Marius dans *les Misérables*. Sans emprunter un sou, et même en prêtant plus d'une fois cinq francs à un ami, il trouva moyen de s'acheter un superbe habit bleu barbeau à boutons d'or et de se venger par un déjeuner de deux louis de M. Henri Delatouche qui, l'ayant invité dans un logement confortable et coquet orné de trépieds et de statues, l'avait nourri de pommes de terre cuites à l'eau et d'une tasse de thé.

Les cousins avaient à eux deux une armoire. On pensera que c'était beaucoup. C'était beaucoup pour Victor, qui avait en tout trois chemises. Mais le Nantais était doué de linge comme un provincial. Les rayons pliaient sous le poids énorme de ses chemises, dont il avait un soin respectueux et qu'il envoyait lessiver à Nantes. C'était un garçon d'ordre, et il faisait bien attention de les porter par rang d'ancienneté de lavage ; il en avait tant que les premières lavées avaient eu le temps de jaunir, et contrastaient avec celles de Victor, lequel, n'en ayant que trois et obligé de les mettre à mesure qu'elles lui revenaient, avait toujours du linge éblouissant de blancheur.

Victor s'entendait à merveille avec son cousin, qui était un bon cœur et un esprit laborieux. Il allait une fois par semaine au conseil de guerre. M. Foucher ne voulait pas qu'il y vînt plus souvent, si loin du mariage. Mais Mme Foucher tempérait un peu la sévérité paternelle en allant se promener souvent au jardin du Luxembourg avec sa fille et en l'autorisant à les y rencontrer. D'un autre côté, sa mansarde commençait à être visitée. M. Soumet lui amena plusieurs de ses amis, MM. Alexandre Guiraud, Pichat, Jules Lefèvre, etc. MM. Soumet, Guiraud et Pichat faisaient du théâtre; ayant le pressentiment d'un art nouveau sans en avoir la puissance, ils rajeunissaient la tragédie. Ils avaient plus de velléité que de volonté; ils n'osaient pas oser. M. Soumet confia un jour à Victor la perplexité où il était. Il avait fait ce vers dans sa *Clytemnestre :*

Quelle hospitalité funeste je te rends !

— Eh bien? demanda Victor.

— J'hésite à laisser dire ce vers à la représentation.

— Pourquoi?

— N'êtes-vous pas effrayé de cette épithète qui enjambe l'hémistiche?

— Ah! bien, dit Victor, je leur ferai faire d'autres enjambées !

M. Soumet s'en alla un peu rassuré; mais bientôt sa terreur lui revint, et il fit dire à Talma :

Quelle hospitalité, Pylade, je te rends!

Talma joua aussi *les Macchabées* de M. Guiraud. Le *Léonidas* de M. Pichat réussit froidement, et l'auteur ne dura pas beaucoup plus que la pièce. M. Pichat, qui avait les épaules larges, les cheveux noirs et abondants et un air de tambour-major, mourut très jeune.

M. Jules Lefèvre, sans faire de tragédie, était tout aussi tragique. Il avait l'attitude byronienne, la mèche au vent, l'œil enfoncé et la voix caverneuse ; il faisait de beaux vers obscurs; il parlait peu, il était mystérieux, fatal et funeste. Le mariage et un riche et aimable intérieur le débarrassèrent de toute cette fatalité, et Lara s'aperçut qu'il était un brave homme.

M. Émile Deschamps ajoutait au groupe son souple et bienveillant esprit. Très intelligent et très enthousiaste, il allait répandre de salon en salon la foi aux talents nouveaux. Ses propres vers, d'une originalité modérée et conciliante, contribuaient à convertir la portion timorée du public. Son malheur est justement d'avoir été trop accepté; les soirées et les albums ont couru après lui, et, par entraînement plus que par impuissance, il a réduit trop souvent sa poésie à leur mesure. Il y avait en lui un penseur qui s'est monnayé en homme du monde.

La pléiade s'accrut de M. Alfred de Vigny, alors capitaine au quatrième régiment de la garde. Il prit un matin MM. Émile Deschamps et Victor Hugo et les em-

mena en coucou déjeuner à Courbevoie, où casernait son régiment; les trois poètes convinrent de ne se parler qu'en vers pendant la route, et se livrèrent à un dialogue saugrenu et à des soubresauts d'improvisation qui les firent prendre par le cocher pour trois imbéciles.

M. Émile Deschamps présenta bientôt son frère Antony, le traducteur de Dante, esprit ouvert et cœur loyal, capable de comprendre et d'aimer tous les génies.

M. Soumet entraîna Victor chez Mme Gay, dont la fille, Delphine, l'accueillit fraternellement. Mme Gay raconta que la poésie était venue toute seule à sa fille, à quatorze ans, un automne qu'elle était à la campagne et qu'elle se promenait solitaire dans une allée de grands arbres. Mme Gay, qui écrivait elle-même, n'avait pas détourné sa fille d'écrire. Elle lui avait seulement donné deux conseils. Sachant par expérience qu'on était trop disposé à traiter légèrement la littérature des femmes, elle lui avait dit : Si tu veux qu'on te prenne au sérieux, donnes-en l'exemple, étudie la langue à fond, pas d'à peu près, remontres-en à ceux qui ont appris le latin et le grec. L'autre conseil était qu'elle n'eût dans sa mise aucune de ces excentricités des « bas bleus, » qu'elle ressemblât aux autres par sa toilette, et ne se distinguât que par son esprit. Elle lui répétait sans cesse : — Sois femme par la robe, et homme par la grammaire.

Mlle Delphine Gay allait souvent dans le monde. Elle y était toujours vêtue très simplement, en général d'une robe de mousseline blanche unie; une écharpe de gaze bleue couvrait ses épaules amples et sa taille élancée; ses belles boucles blondes se passaient de fleurs. Elle n'avait rien de bizarre, ni d'infatué. Quand on lui demandait des vers, elle en disait, mais aussitôt après elle redevenait une jeune fille comme une autre. Un soir qu'elle était complimentée par une jolie femme à la mode, elle lui répondit : — Ce serait plutôt à moi, madame, à vous complimenter; pour nous autres femmes, il vaut mieux inspirer des vers que d'en faire.

Victor avait jusque-là publié ses odes une à une dans le *Conservateur littéraire* ou en brochures chez un libraire du Palais-Royal appelé Delaunay. Abel lui conseilla de les réunir en volume. Mais pas un éditeur ne voudrait faire les frais d'un volume de vers, et Victor n'avait pas de quoi payer l'impression. Il s'abstint de cette ambition trop haute, et fut donc très surpris de recevoir un jour une épreuve de ses vers avec le chiffre I en bas de la feuille, ce qui en promettait d'autres. Abel, sans lui en rien dire, avait dérobé son manuscrit et l'avait porté chez un imprimeur.

Il fallait maintenant un vendeur. Les libraires ne se souciaient pas de mettre des vers à leur étalage; ils prétendaient que cela tenait la place d'un livre. L'oncle d'un ami d'Abel consentit à exposer les *Odes* par complaisance pour son neveu.

Le volume, intitulé *Odes et Poésies diverses*, n'était pas au vitrage depuis un quart d'heure, qu'un passant entra et l'acheta. Ce passant était M. Mennechet, lecteur de Louis XVIII.

Louis XVIII prit le volume, le regarda, l'ouvrit et dit : C'est mal fagoté. Le volume, en effet, n'était pas pour les bibliophiles. C'était un in-18 d'un papier gris sale, imprimé en caractères de rebut, assez bons pour des vers. La couverture, trop étroite, était ornée d'un dessin figurant un vase entouré de serpents qui voulaient sans doute être les serpents de l'Envie, mais qui semblaient plutôt être les couleuvres d'une pharmacie s'échappant de leur bocal.

Cette apparence médiocre n'empêcha pas le roi de se faire lire les *Odes* et de les relire et même de les annoter de sa main. Ses annotations étaient, en général, puristes, offensées des innovations, et plus souvent hostiles qu'élogieuses. L'ode qui lui avait paru la meilleure était celle qui parlait de lui; il avait écrit en marge de *sa* strophe : *Superbe !*

Victor envoya le livre à M. de Lamennais, qui lui répondit :

« A la Chênaie, le 9 juin.

« J'ai lu le recueil de vos poésies, mon cher Victor, et je vous remercie du plaisir que vous m'avez procuré. Les beaux vers ressemblent à la lumière du midi, qui colore davantage les objets et répand sur eux des teintes plus variées et plus harmonieuses....

« Vous avez raison de penser à assurer votre avenir. Personne ne connaît mieux que moi les embarras dont je voudrais vous voir affranchi. J'espère aussi en sortir un jour, mais pour cela il me faut encore plusieurs années de travail. Au reste, j'éprouve une grande douceur à m'abandonner à la Providence; elle est si bonne pour ses enfants ! et pourtant nous nous inquiétons comme si nous étions orphelins. Un de mes amis, dans l'émigration, avait épuisé toutes ses ressources; il ne lui restait plus qu'une petite pièce de monnaie; il la regarde, il y lit ces mots : *Deus providebit;* à l'instant sa confiance renaît, et, quoiqu'il ait dans la suite éprouvé bien des traverses, jamais le nécessaire ne lui a manqué.

« Vous me demandez, mon cher ami, où j'en suis de mon troisième volume; il est fini, mais l'ouvrage ne l'est pas, à beaucoup près. Mon dessein n'était d'abord d'offrir que des résultats; mais ces résultats, quoique incontestables, auraient été contestés, attendu la disposition des esprits à mon égard. Je me suis donc décidé à présenter les preuves de tout ce que j'avance, c'est-à-dire le tableau de la tradition du genre humain sur les grandes vérités de la religion. Je sens fort bien que ces longs développements doivent jeter de la langueur dans la troisième partie de l'*Essai*, mais que faire à cela? L'auteur y perdra peut-être, mais la vérité y gagnera, je crois; et c'est tout ce que je désire, le reste est trop vain pour s'en occuper. Ainsi, outre le volume fini, il m'en reste deux à faire; ils ne me coûteront guère moins

de dix-huit mois de travail. Ce qui me peine le plus, c'est d'être si longtemps séparé de mes amis. Il faut que je me redise de temps en temps que Dieu le veut, et il est vrai que ce mot répond à tout et console de tout. Priez pour moi, mon cher Victor. Je ne vous oublie point à l'autel, et votre souvenir est partout un des plus doux de mon cœur.

« Votre ami,

« F. M. »

Victor, pendant que son livre paraissait, était à Gentilly, où Mme Foucher avait loué cette année-là. Il avait obtenu de passer l'été près de sa fiancée. Mme Foucher occupait un étage d'un ancien presbytère, où il n'avait pas trouvé de chambre libre; mais la maison, rebâtie et toute moderne, avait laissé debout une vieille tourelle de l'ancienne construction où il y avait une chambre, vrai nid d'oiseau ou de poëte. Quatre fenêtres percées aux quatre points cardinaux recevaient le soleil à toute heure.

Les locataires avaient un vaste terrain bordé à droite et à gauche de deux avenues de peupliers d'une hauteur et d'une épaisseur remarquables. Une partie de ce terrain livrée à la culture, avait l'aspect joyeux de la pleine campagne; le reste était en fleurs. Une des plantations de peupliers était longée par la Bièvre, qui séparait l'ancien presbytère de l'église. De l'autre, on voyait la vallée, gaie et verte.

La propriétaire était une vieille femme, alerte, nette et rose, âpre à l'économie, et utilisant tout, jusqu'aux fous de Bicêtre, ses voisins. Quelques-uns, d'une folie inoffensive, avaient la permission de sortir, et fendaient son bois ou sarclaient son jardin; un, entre autres, bègue, louche, brèche-dent, et tout guilleret, qu'elle appelait Coco, et un d'une stupidité sombre et muette.

Les deux fiancés se promenaient dans le jardin et causaient de leur avenir, si prochain maintenant, en regardant le soleil derrière la colline. Un autre couple se croisait avec eux; c'était le petit-fils de la propriétaire et la fille du docteur Pariset, qui allaient aussi se marier dans quelques semaines; il s'arrêtaient à chaque plate-bande, et le futur faisait à la future de gros bouquets qu'elle avait peine à porter. Les quatre amoureux allaient, venaient, rayonnaient, et rencontraient çà et là le fou lugubre qui, la tête baissée, bêchait la terre, ou Coco qui, chose plus triste, riait aux éclats.

Un jour Victor apporta à sa fiancée un papier soigneusement plié et épinglé. Elle crut qu'il contenait quelque fleur précieuse et l'ouvrit avec précaution; il s'en échappa une chauve-souris. Elle eut grand'peur et ne pardonna cette vilaine surprise qu'en lisant les vers écrits sur le papier: *la Chauve-souris*.

Je ne crois pas avoir parlé encore d'un second fils de Mme Foucher, qui s'appelait Paul, et qui avait alors douze ans. Il faisait ses études au collège Henri IV. Le dimanche il venait à Gentilly; il amenait quelquefois avec lui un camarade, à peu près de son âge, gentil garçon, à la taille déliée, aux cheveux d'un blond de lin, au regard ferme et clair, aux narines dilatées, aux lèvres vermillonnées et béantes. Sa figure, colorée, ovale et un peu chevaline, était bizarre en ce qu'elle avait, en place de sourcils, un cercle sanguin. Il se nommait Alfred de Musset. Il égaya un après-dîner d'une bouffonnerie dans laquelle il imita un ivrogne avec une facilité et une vérité extraordinaires.

Le mauvais papier ne nuisit pas à la vente du volume. L'édition, quinze cents exemplaires, s'écoula en quatre mois. Le prix était de trois francs cinquante centimes; l'imprimeur et le vendeur prenaient trois francs. Victor eut donc sept cent cinquante francs, moins quelque chose parce que le libraire le paya en écus de six francs qui perdaient quatre sous. Mais quand il toucha cette grosse somme, il était riche; le roi lui avait donné une pension de mille francs sur sa cassette.

Avec mille francs par an, on pouvait se marier. On revint donc à Paris, et l'on s'apprêta au grand jour. La première nécessité était d'avoir le consentement du général. Victor ne le demanda pas sans ennui et sans crainte; le général s'était remarié, ce qui n'avait pas rapproché de lui ses enfants, dévoués à la mémoire de leur mère. Sa nouvelle femme ne le pousserait-elle pas à refuser? Mais la bonté du général était plus forte que toute influence et que toute rancune. Il ne se contenta pas d'envoyer son consentement, il fit lui-même la demande. J'extrais ces passages de la lettre qu'il écrivit à M. et Mme Foucher:

« ... L'état dans lequel j'ai parcouru ma longue carrière ne m'a pas permis autant qu'à vous de connaître bien mes enfants et leurs qualités. Je connais à Victor une sensibilité exquise, un excellent cœur, et tout me porte à croire que ses autres qualités morales répondent à celles-là. C'est ce cœur, ce sont ces qualités que j'ose mettre aux pieds de votre aimable fille... Victor me charge de vous demander la main de cette jeune personne dont il prétend faire le bonheur et dont il attend le sien... Déjà, pour aplanir les premières difficultés, il s'est avec une distinction rare ouvert une carrière brillante, il s'est, en quelque sorte, doté pour offrir à mademoiselle votre fille un état convenable, des espérances et un avenir; vous connaissez ce qu'il est et ce qu'il a. Si des temps plus heureux permettaient l'accomplissement du traité de mai 1814, si la commission mixte des séquestres et indemnités donnait enfin des conclusions que le gouvernement adoptât, Victor recevrait de son père les moyens de monter modestement sa maison... Aussitôt que j'aurai reçu votre réponse, si elle est telle que je me plais à l'espérer, j'adresserai à Victor le consentement voulu par l'article 76 du code civil... »

Je transcris également ces quelques lignes de la réponse de M. Foucher:

« Votre Victor vient de nous remettre la lettre que vous nous faites l'honneur de nous écrire. Victor est tel que vous le supposez. Il a, de plus, cette gravité qui supplée si bien chez les jeunes gens à l'expérience des années ; et ce qui est encore plus rare, on voit uni en lui le désintéressement à l'esprit d'ordre... Ainsi l'union que vous voulez bien nous proposer nous paraît aussi avantageuse pour notre Adèle qu'elle est flatteuse pour toute la famille. Nous y donnons donc très volontiers notre assentiment, et, de ma part, c'est avec un plaisir d'autant plus grand que ce mariage ravivera une ancienne liaison qui a toujours été d'un grand prix pour moi, et de laquelle, mon général, vous voulez bien vous souvenir... Je regrette de ne pouvoir faire pour nos jeunes gens tout ce qu'ils méritent. Adèle apportera en ménage deux mille francs en meubles, nippes et espèces, et ils auront chez nous le logement et les soins, tant qu'ils ne se croiront pas assez avancés pour monter une maison. Cet arrangement leur conviendra sans doute, et il nous accommodera d'autant mieux que nous ne cesserons pas de jouir de la présence de tous nos enfants... »

En apprenant le prochain mariage, M. de Lamennais écrivit à Victor :

« A la Chenaie, 6 octobre.

« Un événement qui fixe votre destinée, mon cher Victor, ne peut que m'intéresser bien vivement. Vous allez devenir l'époux d'une personne que vous avez aimée dès l'enfance, et qui est digne de vous comme vous êtes digne d'elle. Dieu, je l'espère de tout mon cœur, bénira cette heureuse union qu'il semble avoir préparée lui-même par un long et invariable attachement, par une tendresse mutuelle aussi pure que douce. Mais, en goûtant le bonheur d'être lié pour toujours à celle que votre cœur avait choisie, et qui vous a gardé, dans le secret du sien, une foi si constante, sanctifiez ce bonheur même par des réflexions sérieuses sur les devoirs qui vous sont imposés. Ce n'est plus un amour de jeune homme qui convient à votre état présent, mais un sentiment plus solide et plus profond, quoique moins impétueux. Vous êtes époux, vous serez père; songez, songez souvent à tout ce que ces deux titres exigent de vous. Vous ne l'oublierez jamais, si vous vous souvenez que vous êtes chrétien, si vous cherchez dans la religion la règle de votre vie, la force de supporter les peines dont nul n'est exempt, et celle même d'être heureux. La joie que vous ressentez est légitime, elle est dans l'ordre de Dieu, si vous la lui rapportez, et je me plais à en trouver dans votre lettre l'expression naïve et touchante. Mais entendez aussi que c'est une joie du temps, et fugitive comme lui. Il y a une autre joie dans l'éternité, et c'est celle-là qui doit être l'objet de tous les désirs de votre âme. Que le ciel cependant, cher ami, répande sur vous et sur celle dont le sort ne sera plus désormais séparé du vôtre tout ce qu'il y a de plus doux dans les grâces qu'il accorde aux jeunes époux. Qu'il daigne écarter de votre route à travers ce monde ce qui pourrait affliger votre vie et en troubler l'aimable paix. Voilà les vœux que forme pour vous le plus sincère et le plus tendre de vos amis.

« F. M. »

Bientôt après cette lettre, M. de Lamennais revint à Paris, et ce fut lui qui donna à Victor le billet de confession dont il eut besoin pour se marier.

Les sept cents francs que Victor avait gagnés avec ses *Odes* ne lui servirent pas cette fois à vivre une année ; il les dépensa d'un coup à l'achat d'un cachemire français qui fut la splendeur de la corbeille.

Le général ne vint pas à la noce. Les témoins de Victor furent MM. Alfred de Vigny et Soumet. La cérémonie religieuse eut lieu à Saint-Sulpice, dans cette même chapelle de la Vierge où, dix-huit mois auparavant, on avait porté le corps de sa mère. Une autre Mme Hugo mit son prie-Dieu où avait été la bière et couvrit de son voile blanc la place du drap noir.

La salle à manger de Mme Foucher étant trop petite, on dîna dans une salle du conseil de guerre qu'une cloison mobile séparait de celle où Lahorie avait été jugé et condamné. Après la mort de sa mère, Victor rencontrait celle de son parrain.

Il y eut le lendemain quelque chose de plus triste que la mort. Biscarrat, le brave maître d'étude de la pension Cordier, était naturellement de la noce ; au dîner, il avait été frappé de quelques paroles incohérentes d'Eugène, dont la bizarrerie redoublait depuis quelque temps. Il en avait averti Abel, et tous les deux, au sortir de table, l'avaient emmené sans en parler à personne. Au milieu de la nuit, la folie s'était déclarée. Le matin, Biscarrat accourut bouleversé ; Victor le suivit bien vite et trouva le pauvre compagnon de toute son enfance en pleine divagation. On ne pensa plus qu'à lui. Le général, qui n'était pas venu prendre sa part du bonheur, voulut être du malheur, et vint à Paris. La crise s'apaisa et l'on eut un peu d'espérance ; on essaya de garder le cher malade, mais on reconnut qu'il serait mieux soigné dans une maison spéciale. On le mit chez M. Esquirol. Mais la raison ne devait plus revenir, et sa guérison fut la mort.

XXXIX

M. ALPHONSE RABBE

Victor Hugo s'était remis à *Han d'Islande;* il l'acheva dans les premiers mois qui suivirent son mariage et en vendit la première édition mille francs à un marquis ruiné qui s'était fait libraire. Ce marquis, M. Persan, lui acheta en même temps la seconde édition de ses *Odes*, qui parurent cette fois sous une forme plus convenable et qui remplacèrent leur bocal par une lyre.

Je suppose que le noble libraire préférait les vers à la prose, car il fut loin de soigner *Han d'Islande* comme les *Odes*. Peut-être était-ce au contraire qu'il estimait que les vers avaient besoin de provoquer les acheteurs par leurs beaux dehors et que la prose serait prise pour elle-même. Quelle que fût son idée, *Han d'Islande* se contenta de gros papier gris, imprimé en têtes de clous, et parut en quatre petits volumes, sans nom d'auteur, suivant en cela l'exemple qu'avaient donné *René, Werther, Adolphe*, le *Voyage autour de ma chambre*, etc., dont la première édition ne portait pas le nom de Chateaubriand, de Gœthe, de Benjamin Constant, de Xavier de Maistre, etc.

Les journaux qui avaient été la plupart fort sympathiques aux *Odes*, le furent beaucoup moins à *Han d'Islande*. On commencait à se diviser en deux camps, les classiques et les romantiques, et ceux-ci étaient les moins nombreux, surtout dans les journaux. Il y eut beaucoup de colère, et autant d'étonnement. Je retrouve, dans un vieux numéro de *la Quotidienne*, un article de M. Charles Nodier qui peint bien le moment littéraire et l'impression de plaisir inquiet et violent que faisaient les œuvres nouvelles aux esprits non malveillants. J'en détache quelques fragments :

« Les classiques continuent à régner au nom d'Aristote sur la littérature européenne, mais ils règnent comme ces rois détrônés qui n'ont conservé de la puissance que des droits méconnus et le vain appareil d'un titre sans autorité. Leur domaine n'est plus qu'un vaste désert dont les productions languissantes et flétries en naissant n'attestent que l'aride pauvreté d'un sol épuisé et d'une nature décrépite. Si les arts entreprennent quelque monument digne de la postérité, c'est sur un autre terrain. S'il s'élève quelque talent prodigue en riches espérances, c'est sous une autre bannière. Les classiques ont raison dans les journaux, dans les académies, dans les cercles littéraires. Les romantiques réussissent au théâtre, chez les libraires et dans les salons. On avoue les premiers, ce sont les autres qu'on lit ; et l'ouvrage le plus distingué qui puisse sortir aujourd'hui de la bonne école ne partagera pas un moment la vogue irrésistible des rêveries souvent fort extravagantes qui pullulent dans la mauvaise. Que faut-il conclure de là, sinon que l'état de la société est changé, que ses besoins le sont aussi, que cet ordre de choses est irréparable comme il est inévitable, et que, si on ne prend pas la littérature comme elle est, on court grand risque de ne plus en avoir du tout?... Un des caractères de cette nouvelle littérature, et ce n'est probablement pas celui qui la fera dédaigner d'un peuple patriote, c'est cette observation religieuse des mœurs et des localités qui transporte dans les fictions mêmes de l'imagination les enseignements de l'histoire...

« Le révérend Mathurin s'est rendu célèbre dans cette école par les fables monstrueuses de *Melmoth* et de *Montorio*... et l'on croyait que l'auteur avait épuisé dans ses combinaisons atroces toutes les horreurs dont peut épouvanter la pensée cette poésie de cours d'assises et de *pandæmonium* qui a reçu assez heureusement le nom de *genre frénétique*, et qui le gardera peut-être, quoiqu'il lui ait été imposé par un critique sans autorité. Cependant il s'est trouvé, dans cette nouvelle génération de poètes qui a fait en France la fortune du genre romantique, un rival de ce triste romancier anglais, assez malheureux pour le surpasser dans l'horrible exagération des moyens, et qui, empressé comme on l'est à son âge de dépenser toutes les ressources de l'imagination, s'est montré plus jaloux de faire valoir avec soudaineté les facultés que la nature et l'étude lui ont départies que de les ménager habilement pour sa réputation. Il en est, dans les hommes d'une certaine organisation, des tentatives qui ont la gloire pour objet comme de celles qui aspirent au bonheur et à la volupté. Les intelligences précoces et les sensibilités profondes ne calculent pas l'avenir, elles le dévorent. Les passions d'une âme jeune et puissante ne connaissent point de lendemain. Elles croient pouvoir rassasier toutes leurs ambitions et toutes leurs espérances dans la renommée et dans les plaisirs d'un jour. *Han d'Islande* a été le résultat d'une combinaison pareille, si

l'on peut appeler une combinaison l'instinct irréfléchi d'un génie original qui obéit, sans le savoir, à une impulsion étrangère à ses véritables intérêts, mais dont la belle et vaste carrière peut justifier tout ce qu'a promis de bien et racheter tout ce qu'a fait craindre l'heureuse faute de son départ. Il appartient à un très petit nombre d'hommes de commencer par de pareilles erreurs, et de ne laisser d'autres torts à reprendre à la critique que ceux qu'ils se sont volontairement donnés. Je n'analyserai pas *Han d'Islande*, ou plutôt j'en donnerai une idée beaucoup plus vraie que ne pourrait le faire l'analyse la plus exacte, en disant qu'*Han d'Islande* est un de ces ouvrages qu'on ne peut dépouiller de l'ensemble général de l'exécution sans tomber dans une caricature aussi injuste que facile. Qu'on se représente un auteur condamné par sa propre volonté à rechercher péniblement toutes les infirmités morales de la vie, toutes les horreurs de la société, toutes ses monstruosités, toutes ses dégradations, toutes les exceptions affreuses de l'état naturel et de l'état civilisé, pour choisir dans ces rebuts hideux quelques anomalies dégoûtantes auxquelles les langues humaines ont à peine accordé un nom, la morgue, l'échafaud, la potence, l'anthropophage et le bourreau, je ne sais quoi de plus innomé encore, car il attache à ces derniers états d'exécrables ambitions et d'incompréhensibles joies... Et pourquoi faut-il qu'un pareil talent se soit cru obligé de recourir à de pareils artifices? Il lui était si aisé de s'en passer!

« La connaissance particulière des lieux ou des études très bien faites ont donné, jusqu'à un certain point, à l'auteur d'*Han d'Islande* cette piquante vérité de couleur locale qui distingue l'auteur de *Waverley;* je dis, jusqu'à un certain point, parce que, plus familier que lui peut-être avec le ciel des latitudes qu'il a décrites, j'ai désiré dans ses peintures quelques-uns des effets qu'il était si facile de tirer de la mesure inaccoutumée des jours et de la bizarrerie des saisons polaires. On reconnaît d'ailleurs dans *Han d'Islande* une bonne lecture de l'Edda et de l'histoire, beaucoup d'érudition, beaucoup d'esprit, même celui qui naît du bonheur et qu'on appelle la gaîté, même celui qui vient de l'expérience et que l'auteur n'a pas eu le temps de devoir à l'habitude du monde et à l'observation. On y trouve enfin un style vif, pittoresque, plein de nerf, et, ce qu'il y a de plus étonnant, cette délicatesse de tact et cette finesse de sentiment qui sont des acquisitions de la vie, et qui contrastent ici de la manière la plus surprenante avec les jeux barbares d'une imagination malade. Cependant ce ne sont pas toutes ces qualités qui feront la vogue d'*Han d'Islande* et qui forceront l'inflexible et savant Minos de la librairie à reconnaître le débit authentique et légitime de douze mille exemplaires de ce roman que tout le monde voudra lire. Ce seront ses défauts. »

L'auteur de *Han d'Islande* ne connaissait M. Charles Nodier que de nom; il alla le remercier. Il monta trois étages rue de Provence et sonna; une jeune fille à l'air souriant vint lui ouvrir.

— M. Charles Nodier?

— Papa est sorti, monsieur.

— Pourrais-je écrire un mot?

Pendant que la jeune fille allait chercher de quoi écrire, Victor Hugo regardait l'antichambre qui était en même temps la salle à manger et dont l'ameublement, chaises de paille, table et buffet de noyer, rehaussait sa physionomie bourgeoise d'une propreté flamande.

Le lendemain, M. Nodier accourut. Victor Hugo ne demeurait déjà plus au conseil de guerre. Le roi lui avait, de lui-même, donné une seconde pension, de deux mille francs, sur le ministère de l'intérieur. Riche alors, il avait voulu être chez lui, et il venait d'emménager rue de Vaugirard, n° 90. Le romancier et son critique se sentirent amis en se voyant. Il fut convenu aussitôt que M. Nodier viendrait pendre la crémaillère et amènerait sa femme et sa fille. Mme Nodier, qui n'avait jamais vu Mme Victor Hugo, accepta l'invitation avec la simplicité intelligente qu'elle avait en tout. Elle et sa fille Marie vinrent sans se faire autrement prier, et ce fut entre les trois femmes le commencement d'une affection de toute la vie.

Parmi les rares défenseurs de *Han d'Islande*, un des plus vaillants fut M. Méry. Les *Tablettes universelles*, dont il était le principal rédacteur, prêtèrent au roman le double appui de l'énergie et du talent. M. Méry avait pour collaborateur M. Alphonse Rabbe, marseillais comme lui. M. Rabbe avait été très beau; une affreuse maladie l'avait défiguré. Ses paupières, ses narines, ses lèvres étaient rongées; plus de barbe, et des dents de charbon. Il n'avait conservé que ses cheveux, dont les boucles blondes flottaient sur ses épaules, et un seul œil dont le fier regard et le sourire ferme et franc jetait encore un éclair de beauté sur ce masque hideux. Il avait créé à Marseille un journal d'opposition, *le Phocéen*, et puis il était venu à Paris, où il travaillait au *Courrier français* et aux *Tablettes universelles*. Un feuilleton où il soutint vigoureusement *Han d'Islande* le mit en relations avec l'auteur, pour lequel il se prit aussitôt d'une affection paternelle, ayant vingt ans de plus que lui. Il plut beaucoup, de son côté, à Victor Hugo par son caractère entier et résolu. Ils se virent très souvent, surtout chez M. Rabbe, car il évitait de sortir, à cause de sa figure; Victor Hugo obtenait pourtant quelquefois qu'il vînt chez lui.

Une fois même, il le décida à accepter d'y dîner. M. Rabbe désirait connaître M. de Lamennais.

— Eh bien, dit M. Victor Hugo, je l'inviterai à dîner, et vous viendrez dîner avec nous.

— Soit, dit M. Rabbe.

Mais dans la conversation un mot lui apprit que Mme Victor Hugo était grosse. Il ne dit rien; mais, le jour du dîner, il écrivit qu'il était malade, et pendant plusieurs mois il ne reparut plus rue de Vaugirard.

M. Victor Hugo lui reprochant de ne plus venir le voir, et insistant pour en savoir la raison :

— Votre femme est grosse, répondit le pauvre défiguré.

Il était fort ombrageux et voyait partout des allusions à sa laideur. Il faillit se fâcher avec M. Victor Hugo pour l'ode à son camarade du collège des Nobles, Ramon de Benavente, laquelle parut d'abord avec l'initiale seulement : *A mon ami R...* Les vers parlant d'un malheur mystérieux, il crut que R... voulait dire Rabbe, et il fallut pour l'apaiser que l'ode fût republiée avec Ramon en toutes lettres.

M. Rabbe était fataliste. Un jour qu'il soutenait sa croyance à la fatalité contre M. Victor Hugo qui l'avait rencontré dans le jardin du Luxembourg :

— Tenez, lui dit-il, voici un fait auquel je vous défie de répondre. Il y a quelques mois, c'était l'hiver, un épais brouillard tombait en pluie fine et le Luxembourg était presque désert, cinq hommes marchaient dans l'allée où nous marchons. Quatre conspiraient, et le cinquième était leur confident. On discutait les moyens d'action et l'opportunité. Trois étaient pour agir tout de suite, un pour attendre. Les trois, impatients d'en finir, disaient au quatrième que, s'il ne voulait pas en être, ils se passeraient de lui. Il hésitait. Une carte, dont on voyait le dos souillé de boue, se rencontra sous son pied. — Eh bien! dit-il, si cette carte est la dame de cœur, j'en suis. Il y avait trente et une chances sur trente-deux pour que cela ne fût pas. Il releva la carte. C'était la dame de cœur.

Les quatre conjurés étaient les sergents de la Rochelle. Le confident était M. Rabbe lui-même. Il raconta plus tard l'incident dans les *Tablettes universelles*. Il avait vu, disait-il, « tomber la tête du prédestiné ».

M. Victor Hugo se trouvait un jour chez M. Rabbe. Une discussion s'éleva entre eux au sujet de M. de Chateaubriand, que M. Rabbe n'aimait pas. La causerie, courtoise entre les deux amis, s'anima par l'intervention de quelqu'un que M. Victor Hugo n'avait pas vu en entrant et qui était masqué par un bureau sur lequel i écrivait. Ce quelqu'un, d'une voix tranchante et impérative, déclara que Chateaubriand était un écrivain maniéré et boursouflé dont la réputation surfaite ne durerait pas vingt ans, et que tout ce qu'il avait écrit ne valait pas une page de Bossuet. M. Victor Hugo répliqua vivement à cet interlocuteur inconnu qui donnait ses opinions comme des ordres, et M. Rabbe eut quelque peine à calmer la conversation.

Quand M. Victor Hugo fut sorti, l'homme du bureau demanda à M. Rabbe quel était ce petit monsieur qui lui avait tenu tête si hardiment.

— C'est Victor Hugo, dit Rabbe.

— Celui qui fait des vers royalistes?

— Oui, j'attendais, pour vous présenter l'un à l'autre, que vous eussiez fini d'écrire. Mais vous vous êtes précipité dans la causerie d'une telle façon que je n'ai pas pu. Il faudra pourtant que je vous fasse faire connaissance. Je chercherai une occasion.

— Elle est toute trouvée, dit l'interlocuteur.

Il écrivit quelques mots sur une feuille de papier à lettre qu'il tendit à M. Alphonse Rabbe.

— Voulez-vous porter cela de ma part à M. Victor Hugo?

C'était une provocation signée *Armand Carrel*.

— Êtes-vous fou? dit M. Rabbe. Un duel, parce qu'on ne pense pas comme vous sur une page de Bossuet! D'ailleurs, ceci s'est passé chez moi, et c'est ma faute; j'aurais dû vous dire à tous deux avec qui vous étiez, vous auriez mis l'un et l'autre dans votre discussion les ménagements qu'on a toujours entre talents; si donc il y a un tort, il est à moi, et c'est à moi qu'il faut vous en prendre. Battons-nous, si vous voulez.

M. Carrel, revenu d'Espagne après l'expédition française qu'il avait combattue et ayant sa carrière militaire brisée, s'était fait journaliste et avait de la reconnaissance pour M. Alphonse Rabbe, qui l'avait fait entrer au *Courrier français*. Il s'arrêta devant la ferme volonté de son ami, et déchira sa lettre.

M. Victor Hugo déjeuna une fois chez M. Rabbe, avec plusieurs amis. Il n'y avait pas de domestique; lorsqu'on entra dans la salle à manger, tout était sur la table; les assiettes de rechange étaient à portée des convives. A un moment une porte s'ouvrit, et l'on vit entrer une jeune et jolie fille en tenue de servante et qui portait gentiment un petit bonnet ruché. M. Rabbe se leva en colère et lui demanda durement pourquoi elle venait sans être appelée. La pauvre enfant sortit et ne rentra plus. Les invités, embarrassés de cette scène, furent quelque temps à se remettre en gaîté.

Une autre fois encore, étant chez M. Rabbe, M. Victor Hugo entrevit, par une porte entrebâillée, la jeune fille au petit bonnet. M. Rabbe alla fermer la porte presque brutalement.

On finit par savoir qu'il était l'amant de la jolie fille, et qu'il l'adorait. Était-ce par jalousie qu'il la cachait à tout le monde? ou par honte d'avoir accepté l'amour de cette belle enfant, ravagé comme il était?

Sa sauvagerie devint tout à coup de la misanthropie, et sa mélancolie du désespoir; la jeune servante était morte. Elle était enterrée au cimetière du Montparnasse; il allait tous les jours pleurer sur sa tombe, et le gardien était bien souvent obligé de le renvoyer pour fermer le cimetière.

Je lis dans une lettre qu'il écrivait à M. Victor Hugo :

« J'ai passé tout à l'heure devant votre porte, bien cher ami, et, malgré la tentation, je ne suis pas monté. Je revenais de placer quelques fleurs sur une tombe où j'ai tellement laissé mes pensées que vous m'auriez pris pour un insensé. Cependant, comme vous le savez, notre cœur est si misérable qu'il ne peut même garder ses peines; mes larmes sont déjà taries, mais mes regrets seront éternels. Celle qui vient de me quitter avait, sous des formes vulgaires, une âme dont j'avais seul le

secret; dans son ignorance et dans sa candeur, elle s'ignorait elle-même, et j'étais tout au monde pour elle. Son vœu le plus ardent a été rempli, elle a exhalé son souffle dans mes bras. Je reste amèrement seul. »

M. Rabbe mourut subitement dans la nuit du 1er janvier 1830. Sa mort fut attribuée à son imprudence; il avait versé trop de laudanum sur un cataplasme qu'il s'était appliqué au visage. En dépouillant ses papiers après sa mort, on trouva ces mots écrits de sa main : « L'homme arrivé à un certain degré de souffrance peut sans remords disposer de sa vie.

XL

VISITE A BLOIS

MM. Soumet, Guiraud et Émile Deschamps eurent l'idée de fonder une revue et demandèrent à M. Victor Hugo de se mettre avec eux. Il résistait, ayant des travaux à terminer; mais le bailleur de fonds fit de sa collaboration une condition absolue, et il céda par amitié. Ainsi naquit la *Muse française*. Il s'aperçut bientôt qu'elle n'était pas viable. La critique modérée et pacifique de ses collaborateurs n'avait pas l'âpreté et l'audace passionnée qu'il faut dans les époques de révolution littéraire. La polémique était timide et douceâtre; les questions, au lieu d'être abordées de front, étaient prises de biais, et l'on n'arrivait à aucune conclusion décisive. Si peu agressive que fût la revue, elle effraya l'Académie. M. Soumet s'y présentait; on lui dit qu'il ne serait pas élu tant que la *Muse française* vivrait. Il demanda donc qu'elle cessât de paraître. MM. Guiraud et Émile Deschamps consentirent; mais M. Victor Hugo dit que les autres pouvaient se retirer, qu'il continuerait seul. Ce n'était pas cela que voulait l'Académie; elle n'aurait rien gagné à remplacer une opposition de salon par une guerre à outrance. M. Soumet revint à M. Victor Hugo et lui demanda, comme un service personnel, de ne pas donner suite à son idée. La *Muse française* disparut.

L'éditeur de la revue, M. Ambroise Tardieu, publiait un choix des lettres célèbres. Il demanda à M. Victor Hugo de se charger de trier et d'annoter Voltaire et Mme de Sévigné. M. Victor Hugo accepta d'abord, mais il eut à peine commencé, que ce travail d'amputation lui répugna; il l'abandonna et ne fit que la notice sur Voltaire qui est dans *Littérature et Philosophie mêlées*.

Le théâtre de l'Odéon représenta, cette année-là, avec un éclatant succès, le *Freyschütz*. Tous ceux qu'on appelait les romantiques vinrent soutenir de leurs bravos enthousiastes la grande musique de Weber. M. Victor Hugo et sa femme, attendant l'ouverture des bureaux, se trouvèrent à côté d'un grand jeune homme au visage ferme et cordial. De poète à peintre, la connaissance n'est pas longue à faire. Ce jeune homme était M. Achille Devéria, qui venait pour la douzième fois applaudir Weber et faire bisser la chanson à boire et le chœur des chasseurs.

Il demanda à Mme Victor Hugo si elle avait un album.

— J'en aurai un demain, dit-elle.

Il vint le lendemain soir, et improvisa un dessin charmant. Il joignait à son talent une incroyable facilité. On trouva son croquis si ravissant qu'il promit de venir en faire d'autres, et l'album devint l'occasion d'une relation suivie.

M. Achille Devéria avait deux élèves, son frère Eugène et M. Louis Boulanger. Tous trois, au sortir de l'atelier, venaient souvent dîner chez M. Victor Hugo sans avoir besoin d'être invités. Le dîner, généralement médiocre, s'enrichissait de l'omelette providentielle, qu'on arrosait de rhum et qu'on essayait d'allumer; c'était là la difficulté; on y usait des bottes d'allumettes; chacun s'y mettait et ne réussissait qu'à noircir le dessous des cuillers ou à faire nager des débris charbonnés sur le liquide récalcitrant. L'omelette avait toujours le temps de refroidir, mais les éclats de rire la réchauffaient.

Le jeune ménage de la rue de Vaugirard allait quelquefois chez M. Achille Devéria; on n'avait que quelques pas à faire, il demeurait rue Notre-Dame-des-Champs. La maison, enfouie dans des jardins, avait la tranquillité d'une retraite et la gaîté d'un nid. Il vivait là en famille. Sa grand'mère, verte et ingambe, aussi jeune d'esprit et de cœur que ses petits-enfants, était presque leur camarade. Sa mère, au contraire, était une personne indolente et endormie; on était deux ans sans la voir, on s'en allait en Chine, on la retrouvait immobile dans son grand fauteuil de velours grenat, elle ne semblait même pas s'être déshabillée; elle avait toujours, hiver comme été, une camisole et un jupon de piqué blanc, et sur la tête un fichu de mousseline blanche posé à la créole, étant fort grosse, elle avait l'air d'un paquet de neige. Tout son mouvement était de faire quelques points d'une broderie qu'elle ne finissait jamais et de grignoter des bonbons.

Elle avait cinq enfants, Achille, Eugène, un autre fils aux Indes et deux filles. La plus jeune, Laure, adorée et admirée de tous les siens, était fêtée, parée et servie comme une idole. Sa sœur, contrefaite, active et dévouée, menait la maison et économisait l'argent que gagnait Achille. Ce brave garçon était le soutien de la famille; sa grande facilité lui servait à multiplier ses productions; il faisait rapidement des lithographies adroites et spirituelles qui lui étaient payées cent francs; il sentait bien qu'il gaspillait un peu son talent, supérieur à ce commerce, mais il se consolait en pensant que ce qu'il perdait en réputation, sa mère et ses sœurs le gagnaient en bien-être. Eugène ne pouvait encore

l'aider dans sa tâche pieuse, ce n'était alors qu'un rapin, et il n'annonçait que par son chapeau à larges bords, par son ample manteau castillan et par sa barbe à tous crins, l'originalité qui fit en 1827 le succès de son beau tableau de la *Naissance de Henri IV*.

Rien n'était plus hospitalier, plus vivant et plus joyeux que cet intérieur d'art et de famille. On était toujours attendu pour dîner. L'été, le jardin vous appartenait, avec ses beaux fruits et ses amandes vertes. Les soirs d'hiver, Laure se mettait au piano et chantait des airs de sa composition; la causerie était vive et jeune; pour peu qu'on fût une douzaine, on dansait. Le temps, l'âge et la mort ont passé sur ces joies.

La cruelle maladie d'Eugène Hugo retint le général à Paris. Victor vit son père et le connut. Comme la gelée blanche au soleil, l'amertume du fils s'évapora aux rayons de la bonté de cet homme excellent. Il comprit la grandeur de ces soldats qui avaient fait voir à toutes les capitales le drapeau de la France, et, sans cesser de haïr celui qui les avait conduits dans un but d'accroissement personnel, il distingua leur héroïsme de son ambition. Ce progrès est sensible dans l'*Ode à mon père* :

Courbés sous un tyran, vous étiez grands encore.
. . . . . .
Reprenez, ô français, votre gloire usurpée.
Assez dans tant d'exploits on n'a vu qu'une épée!
Assez de la louange il fatigua la voix!
Mesurez la hauteur du géant sur la poudre;
Quel aigle ne vaincrait, armé de votre foudre,
Et qui ne serait grand, monté sur vos pavois?

Quelques mois après, il chanta l'arc de triomphe de l'Étoile. En juin 1824, il prit énergiquement parti pour M. de Chateaubriand renvoyé du ministère. Ce que le général Hugo avait prédit au général Lucotte se réalisait peu à peu; les opinions que la mère avait mises dans l'esprit de l'enfant s'en allaient une à une de l'intelligence de l'homme.

Le général ne retourna pas à Blois sans emporter la promesse que son fils et sa belle-fille iraient l'y voir. Cette promesse ne put être tenue qu'au printemps de 1825.

On partit trois, car il était survenu une petite fille que la mère allaitait et dont elle ne pouvait se séparer. Le meilleur véhicule était la malle-poste; mais elle allait jusqu'à Bordeaux, et il fallait payer le parcours entier, ce qui était cher pour la bourse modeste du ménage. On conseilla à M. Victor Hugo de voir le directeur des postes, qui pourrait lui faire retenir les places jusqu'à Blois seulement.

Le directeur était l'académicien Roger, qui passait pour avoir beaucoup d'influence sur les élections académiques, ce qui faisait dire qu'il gouvernait à la fois les lettres et les belles-lettres.

Il reçut gracieusement M. Victor Hugo et lui accorda du premier mot ce qu'il désirait.

Et puis on causa.

— A propos, dit le directeur des postes, je parie que vous ne savez pas à quoi vous devez votre première pension. Vous croyez, n'est-ce pas, que c'est à vos vers?

— A quoi donc?

— Tenez, je vais vous le dire. Vous avez eu un ami qui s'appelait Edouard Delon?

— Oui.

— Cet ami est devenu capitaine, il a conspiré, il a été condamné à mort par contumace.

— Eh bien?

— Alors vous avez écrit à sa mère?

— Comment le savez-vous?

— Je sais que vous lui avez écrit, et je sais ce que vous lui avez écrit. Attendez.

Il sonna et se fit apporter un dossier, où il prit un papier qu'il tendit à M. Victor Hugo, lequel y lut ceci :

« Madame,

« J'ignore si votre malheureux Delon est arrêté. J'ignore quelle peine serait portée contre celui qui le recélerait. Je n'examine pas si mes opinions sont diamétralement opposées aux siennes. Dans le moment du danger, je sais seulement que je suis son ami et que nous nous sommes cordialement embrassés il y a un mois. S'il n'est pas arrêté, je lui offre un asile chez moi; j'habite avec un jeune cousin qui ne connaît pas Delon. Mon profond attachement aux Bourbons est connu; mais cette circonstance même est un motif de sécurité pour vous, car elle éloignera de moi tout soupçon de cacher un homme prévenu de conspiration, crime dont j'aime d'ailleurs à croire Delon innocent. Quoi qu'il en soit, veuillez, madame, lui faire parvenir cet avis, si vous en avez quelque moyen. Coupable ou non, je l'attends. Il peut se er à la loyauté d'un royaliste et au dévouement d'un ami d'enfance.

« En vous faisant cette proposition, je ne fais qu'accomplir un legs de l'affection que ma pauvre mère vous a toujours conservée. Il m'est doux dans cette triste circonstance de vous donner cette preuve du respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc. »

— C'est bien la copie de ma lettre, dit M. Victor Hugo; mais comment se fait-il que cela soit ici?

— Jeune innocent! répondit le fonctionnaire. Vous écrivez à la mère d'un conspirateur qu'on cherche, et vous mettez la lettre à la poste!

— Alors on a gardé ma lettre?

— Oh! non. On l'a copiée, et puis on a pris la peine de la recacheter de manière que rien ne parût, et Mme Delon l'a reçue.

— Si bien qu'alors ma lettre devenait un guet-apens, dont Delon aurait pu me croire complice! Mais c'est

tout bonnement abominable ce que vous me racontez là.

— Allons, calmez-vous. Delon n'était plus en France, il n'a donc pu aller chez vous, et votre lettre n'a eu qu'un bon résultat; le roi, à qui on l'a lue, a dit : « C'est d'un brave jeune homme, je lui donne la première pension vacante. »

N'importe, ce fut une nouvelle atteinte au royalisme de M. Victor Hugo. Il avait jusqu'alors haussé les épaules lorsque les journaux de l'opposition dénonçaient le *cabinet noir;* ses illusions tombèrent quand il vit de ses yeux que la royauté décachetait les lettres.

Mais c'était là la royauté de Louis XVIII; à cette époque, Louis XVIII était mort depuis six mois; les espérances que donne tout nouveau règne et quelques mots heureux de Charles X rapprochaient des Bourbons, pour un moment, ceux qui commençaient à s'en éloigner. On pouvait supposer que Charles X, qui avait dit : « *Plus de censure! plus de hallebardes!* » dirait aussi : « *Plus de cabinet noir!* »

Quelques jours après son entrevue avec le directeur des postes, M. Victor Hugo allait monter dans le coupé de la malle, où sa femme et sa petite fille étaient déjà installées; un commissionnaire accourut tout essoufflé et lui remit une grande lettre cachetée de rouge qui venait d'arriver chez lui et que son beau-père lui envoyait en toute hâte. C'était un brevet de chevalier de la Légion d'honneur.

A Blois, le général était à la descente de la voiture. M. Victor Hugo, sachant le plaisir qu'il ferait à son père, lui tendit aussitôt son brevet et lui dit :

— Tiens, ceci est pour toi.

Le général, charmé en effet, garda le brevet et, en échange, détacha de sa boutonnière son ruban rouge qu'il mit à celle de son fils.

Le surlendemain, il reçut le nouveau chevalier avec le cérémonial d'usage.

Les jeunes mariés virent la maison « blanche et carrée épanouie entre ses deux vergers » dont il est question dans les *Feuilles d'automne.* Le général avait de plus en Sologne une terre de dix-huit cents arpents qui fut l'objet d'une excursion. Un corps de logis, d'un seul étage, n'avait de curieux qu'un balcon de pierre, seul reste d'un vieux château, d'où l'on avait sous les pieds un étang poissonneux entouré d'ifs et de chênes. Au delà, ce n'étaient plus que sables, marais, bruyères plantées çà et là de chênes et de peupliers.

XLI

LE SACRE DE CHARLES X

Le fils acheva de connaître et d'aimer le père. Il dut le quitter pour aller au sacre de Charles X, auquel il fut invité; mais il lui laissa sa femme et sa petite fille.

En repassant par Paris, M. Victor Hugo trouva un mot de M. Charles Nodier et courut à la bibliothèque de l'Arsenal, où M. Nodier logeait depuis peu. Le bibliothécaire déjeunait avec deux amis, M. de Cailleux et le peintre Alaux qu'on appelait le Romain, parce qu'il avait eu le prix de Rome. Tous trois étaient invités au sacre et discutaient les moyens d'y aller; il n'était pas question des diligences, dont toutes les places étaient retenues depuis trois mois. M. Nodier proposait un voiturier qui lui servait d'ordinaire dans ses excursions et qui offrait une sorte de grand fiacre pour cent francs par jour. Il y avait quatre places; M. Victor Hugo en prendrait une, on irait à petites journées, on s'arrêterait où l'on voudrait, on coucherait la nuit dans des lits, ce serait charmant.

La chose fut acceptée et le voyage se fit gaîment. La route de Paris à Reims était sablée et ratissée comme une allée de parc; de place en place, on avait fait des bancs de gazon sous les arbres. Diligences, calèches armoriées, coucous, carrioles, toutes les espèces de véhicules se hâtaient et donnaient au chemin l'animation bruyante d'une rue.

M. Victor Hugo regardait les bois, les plaines, les villages, et se querellait avec le Romain qui, épris du style noble et rassis, accusait les moulins à vent de déranger les lignes du paysage avec leurs mouvements de bras. Quand on demandait à M. Nodier son avis sur les moulins, il répondait qu'il aimait beaucoup le roi d'atout; il avait mis entre ses genoux son chapeau retourné, qui était devenu ainsi une excellente table de jeu, et tout le voyage ne fut, pour lui et pour M. de Cailleux, qu'une partie d'écarté.

La partie s'interrompait aux côtes qu'il fallait monter à pied pour épargner les chevaux. A une de ces montées, M. Nodier vit à terre une pièce de cinq francs.

— Tiens, dit-il, le premier pauvre que nous rencontrerons va être joliment content.

— Et le deuxième donc! dit M. Victor Hugo qui aperçut une deuxième pièce.

— Et le troisième! reprit M. Alaux après un moment.

Ce fut bientôt au tour de M. Cailleux. D'instant en instant, les trouvailles devenaient plus abondantes.

— Ah çà! dit l'un, quel est le fou qui s'amuse ainsi à semer ses trésors?

— Ce n'est pas un fou, dit M. Victor Hugo; c'est un millionnaire généreux qui ajoute à la magnificence de la fête en tenant bourse ouverte.

— Moi, repartit M. Nodier, je crois que c'est une idée du roi qui aura voulu qu'aux approches de Reims le chemin fût caillouté d'argent.

— Nous entrons dans un conte de fées! s'écria le chœur. Surtout ne remontons jamais dans notre carrosse; ceci est pour les piétons; ce soir notre fortune sera faite.

Malheureusement, avec les pièces de cinq francs, on ramassa une croix d'honneur, et la pluie de monnaie s'expliqua. La valise de M. Victor Hugo avait un trou, et à chaque secousse se vidait.

Le quatrième jour, ils arrivèrent. C'était la veille du sacre. Ils se firent descendre au premier hôtel qui se présenta, et demandèrent quatre chambres. On ne leur répondit même pas. Ils allèrent à un autre, puis à un autre, et ne trouvèrent partout qu'un haussement d'épaules. A force de rebuffades, ils en étaient à se dire qu'ils avaient leur voiture où ils pourraient, à la rigueur, coucher et s'habiller, lorsqu'ils rencontrèrent le directeur du théâtre de Reims. M. Nodier, qui le connaissait, causa un moment avec lui.

— Où logez-vous? demanda le directeur.

— Dans la rue, dit M. Nodier.

Il conta l'embarras. Le directeur s'étonna que des gens raisonnables fussent venus au sacre sans avoir fait arrêter leur logement d'avance. Sa maison, à son grand regret, était absolument envahie, et il n'avait plus lui-même qu'un réduit dans un grenier; mais une de ses pensionnaires, Mlle Florville, avait réussi à se réserver chez elle deux chambres, et peut-être qu'en sachant les noms des voyageurs elle consentirait à se contenter d'une.

L'actrice eut toute l'obligeance possible. Elle avait une chambre à coucher et un salon; elle donna le salon. Le canapé était un lit tout fait; trois matelas sur le tapis complétèrent un dortoir inespéré.

Le lendemain matin, les hôtes de l'actrice, en habit à la française, l'épée au côté, un peu gênés dans leur costume de marquis, se présentèrent à la porte de la cathédrale. Un contrôleur, qui était un garde du corps, leur demanda leurs billets d'invitation et leur indiqua

leur loge. La décoration recouvrait de carton peint la sévère architecture et découpait des ogives de papier sur trois rangs de galeries regorgeant de foule. Du haut en bas de la vaste nef, c'était un fourmillement d'hommes parés et de femmes éclatantes de dentelles et de pierreries. Malgré le carton et les enluminures, la cérémonie eut de la grandeur. Le trône, au bas duquel étaient les princes, puis les ambassadeurs, avait à sa gauche la chambre des députés et à sa droite la chambre des pairs. Les députés, vêtus gravement d'un habit de drap boutonné jusqu'au haut et qui avait pour unique ornement une broderie de soie verte au revers, contrastaient avec les pairs tout chamarrés, en habit de velours bleu ciel brodé, en manteau de velours bleu ciel semé de fleurs de lys, en gilet de satin bleu, en bas de soie blancs, en souliers de velours noirs à talons et à bouffettes, en chapeau à la Henri IV garni de plumes blanches et dont la coiffe était enroulée d'une torsade d'or.

En revenant de l'église, M. Victor Hugo parlait de ses impressions. Excepté le décor de la cathédrale, il avait trouvé la chose imposante. Un seul détail l'avait choqué : c'était quand le roi s'était couché de son long aux pieds de l'archevêque.

— Que dites-vous donc là? interrompit M. Nodier. Où diable avez-vous vu rien de pareil?

Il s'ensuivit une contestation, M. Charles Nodier soutenant que le fait n'avait pas eu lieu et M. Victor Hugo affirmant qu'il l'avait vu.

M. Victor Hugo laissa M. Nodier pour aller chez M. de Chateaubriand. Il le trouva rentrant et furieux de la cathédrale et de la cérémonie.

— J'aurais compris, dit-il, le sacre tout autrement. L'église nue, le roi à cheval, deux livres ouverts, la charte et l'évangile, la religion rattachée à la liberté. Au lieu de cela, nous avons eu des tréteaux et une parade.

Il continua, trouvant que tout avait été mesquin et misérable.

— On ne sait même plus dépenser d'argent. Savez-vous ce qui est arrivé? Il y a eu une guerre d'écurie entre le roi de France et l'ambassadeur d'Angleterre, et c'est le roi qui a été vaincu. Oui, l'ambassadeur est venu ici avec une voiture tellement splendide que tout le monde a été la voir, même moi, qui ne suis pas curieux. On a senti qu'à côté de cette voiture, celle du roi aurait l'air d'un fiacre, et l'on en a parlé à l'ambassadeur, qui a daigné se servir d'un carrosse plus modeste, par pitié pour le roi de France.

M. Victor Hugo raconta sa discussion avec M. Charles Nodier.

— Tenez, lui dit M. de Chateaubriand, montrez-lui cela.

Il prit sur sa table le formulaire du cérémonial, où il y avait en toutes lettres qu'à un certain moment le roi devait se coucher aux pieds de l'archevêque.

— Eh bien? dit M. Victor Hugo à M. Nodier en lui faisant lire le passage.

— Ma foi, répondit M. Nodier, j'avais pourtant bien regardé, et mes yeux ne sont pas plus mauvais que les autres. Voilà comme on voit les choses qu'on a sous les yeux en plein jour. J'aurais été en justice, que j'aurais juré, de la meilleure foi du monde, le contraire de la vérité.

— Et, dit M. Victor Hugo, il suffit souvent d'un témoignage pour faire tomber une tête.

Les quatre compagnons de voyage restèrent à Reims pour la réception des chevaliers du saint-esprit, qui eut lieu le surlendemain du sacre. M. Victor Hugo employa le jour d'entr'acte à visiter la ville, ce qui lui servit plus tard pour l'histoire de la Chantefleurie dans *Notre-Dame de Paris*.

La réception des chevaliers se fit dans la cathédrale comme le sacre. Charles X fit son entrée, couronne en tête, suivi des princes du sang, qui prirent rang sur les marches du trône. L'abside n'admit que la famille royale et les chevaliers.

Un des incidents qui excitèrent le plus vivement l'attention fut le rapprochement de M de Chateaubriand et du ministre Villèle. Ils étaient mortellement ennemis; M. de Chateaubriand, chassé du ministère par M. de Villèle, se vengeait par des articles sanglants dans le *Journal des Débats*. Le piquant était que les deux adversaires étaient les deux derniers venus dans la promotion et par conséquent placés l'un à côté de l'autre. Ils attendirent ainsi leur tour de réception, et le public eut tout le temps de les examiner.

Celui des deux qui sembla supporter la rencontre le plus fièrement fut M. de Villèle. D'abord le costume, très beau en lui-même, n'allait pas à M. de Chateaubriand. C'était le même que l'avant-veille, à la couleur près. Au manteau de velours bleu avait succédé un manteau de velours noir, dont la doublure était de moire feu, ainsi que la culotte, le gilet et les bouffettes des souliers. Le chapeau avait conservé ses plumes, mais la torsade d'or était remplacée par un galon couleur feu, dont les agréments figuraient des flammes et des colombes. Cet habillement fastueux écrasait la chétiveté de la taille, et le chapeau empanaché dissimulait la tête, qui était la beauté de M. de Chateaubriand. Il parut maussade et impatient que le tête-à-tête finît.

M. de Villèle, au contraire, triomphant, président du conseil, eut l'air parfaitement à l'aise. On n'eût pas dit qu'il connaissait son voisin; il le regardait sans le voir, avec l'indifférence profonde et le dédain bien naturel d'un homme qui a un portefeuille pour un homme qui n'a que du génie.

XLII

UNE VISITE A LAMARTINE

M. de Lamartine aussi était venu au sacre.

Quatre ans auparavant, lorsque les *Méditations poétiques* avaient paru, M. Victor Hugo avait salué le poète nouveau. Il s'était écrié dans le *Conservateur littéraire :*

« Voici donc enfin des poèmes d'un poète, des poésies qui sont de la poésie!

« Je lus en entier ce livre singulier; je le relus encore, et, malgré les négligences, le néologisme, les répétitions et l'obscurité que je pus quelquefois y remarquer, je fus tenté de dire à l'auteur : — Courage, jeune homme! Vous êtes de ceux que Platon voulait combler d'honneurs et bannir de sa république. Vous devez aussi vous attendre à vous voir bannir de notre terre d'anarchie et d'ignorance, et il manquera à votre exil le triomphe que Platon accordait du moins au poète, les palmes, la fanfare et la couronne de fleurs. »

Quelque temps après, le duc de Rohan avait amené chez M. Victor Hugo un jeune homme, grand, à la tournure noble et cavalière; c'était M. de Lamartine. Ainsi s'était nouée entre les deux poètes une amitié que l'absence même ne relâchait pas.

L'hiver, ils se voyaient fréquemment; quand l'été emmenait M. de Lamartine à Saint-Point, ils s'écrivaient; ils se tenaient au courant de leur travail; ils discutaient les questions d'art; ils différaient d'avis sur le correction, que M. de Lamartine dédaignait : « La grammaire écrase la poésie. La grammaire n'est pas faite pour nous. Nous ne devons pas savoir de langues par principes. Nous devons parler comme la parole nous vient sur les lèvres. »

Je lis dans une autre lettre de M. de Lamartine :

« J'espère que vos maux ne sont que des rimes et que votre première lettre me dira que tout va bien dans votre petite retraite de la rue de Vaugirard. De mon côté, cela va mieux, sans aller bien. Mais depuis quelques jours je fais des vers, cela me console. Je vous en enverrai incessamment quelques centaines. C'est un badinage sérieux. Cependant, quel plaisir de se croire en verve et de s'y livrer! L'ode vous sera dédiée; ainsi, dédiez-moi la vôtre quand elle sera faite. Que nos noms confondus apprennent à l'avenir, si nous allons si loin, qu'il y a des poètes qui se sont aimés!... »

Une autre fois, c'était une invitation à venir voir Saint-Point; pour que l'invitation fût irrésistible, elle était en vers :

Oiseau chantant parmi les hommes,
Ah! reviens à l'ombre des bois;
Il n'est qu'au désert où nous sommes
Des échos dignes de ta voix!...
Non loin de la rive embellie
Où la Saône aux flots assoupis
Retrouve sa pente et l'oublie
Pour caresser les verts tapis
Où son cours cent fois se replie...
Au sommet d'un léger coteau,
Qui seul interrompt ces vallées,
S'élèvent deux tours accouplées,
Par la teinte des ans voilées,
Seul vestige d'un vieux château
Dont les ruines mutilées
Jettent de loin sur le hameau
Quelques ombres démantelées;
Elles n'ont plus d'autres vassaux
Que les nids des joyeux oiseaux,
L'hirondelle et les passereaux
Qui peuplent leurs nefs dépeuplées;
Le lierre au lieu des vieux drapeaux
Fait sur leurs cimes crénelées
Flotter ses touffes déroulées,
Et tapisse de verts manteaux
Les longues ogives moulées,
Où les vautours et les corbeaux,
Abattant leurs noires volées,
Couvrent seuls les sombres créneaux
De leurs sentinelles ailées.
Ce n'est plus qu'un débris des jours,
Une ombre, hélas! qui s'évapore.
En vain à ces nobles séjours,
Comme le lierre aux vieilles tours,
Le souvenir s'attache encore;
Miné par la vague des ans,
Sur le cours orageux du temps
Leur puissance s'en est allée;
Ils font sourire les passants,
Et n'ont plus d'autres courtisans
Que les pauvres de la vallée.
Autour de l'antique manoir,
Tu n'entendras d'autre murmure
Que les soupirs du vent du soir
Glissant à travers la verdure,
Les airs des rustiques pipeaux,
Ou la clochette des troupeaux
Regagnant leur étable obscure,

Et quelquefois les doux concerts
D'une harpe mélancolique,
Dont une brise ossianique
Vient par moments ravir les airs,
A travers l'ogive gothique,
A l'écho de ces murs déserts.
C'est là que l'amitié t'appelle...

M. Victor Hugo promit d'y aller. A Reims, M. de Lamartine lui rappela sa promesse. M. Nodier était présent, M. de Lamartine l'invita aussi.

— Non seulement nous irons, dit M. Nodier, que son voyage à Reims avait mis en goût de locomotion, mais nous vous conduirons nos femmes et nos filles. Et j'ai un moyen pour que ça ne nous coûte rien.

— Quel moyen? demanda M. Victor Hugo.

— C'est de profiter de l'occasion pour voir les Alpes.

— Et puis?

— Et puis, nous raconterons ce que nous aurons vu. Si ça vous ennuie, je m'en charge; vous me donnerez seulement quelques vers; Lamartine aussi, s'il veut en être. Nous trouverons bien quelqu'un pour nous faire des dessins. Et ce sera l'estimable éditeur Urbain Canel qui payera notre voyage.

— Accepté, dirent les deux poètes.

M. Urbain Canel accepta avec le même empressement. Un traité fut signé dès le retour à Paris, d'après lequel MM. de Lamartine, Victor Hugo, Charles Nodier et Taylor se réunissaient pour publier un ouvrage intitulé provisoirement : *Voyage poétique et pittoresque au Mont-Blanc et à la vallée de Chamonix*. M. de Lamartine avait deux mille francs pour chaque méditation, M. Victor Hugo deux mille francs pour quatre odes, M. Taylor deux mille francs pour huit dessins qu'il se chargea, non de faire, mais de fournir, et M. Charles Nodier deux mille deux cent cinquante francs pour tout le texte.

Le livre était vendu en toute propriété. M. Victor Hugo voulut se réserver le droit de reprendre ses quatre odes pour les mettre dans son prochain recueil. L'éditeur consentit, à condition qu'il donnerait en plus deux ou trois feuilles de prose qui appartiendraient au *Voyage* à perpétuité.

MM. Charles Nodier et Victor Hugo reçurent immédiatement un à compte chacun de dix-sept cent cinquante francs; il n'y eut plus qu'à apprêter le départ. On fit comme pour le sacre, sinon qu'au lieu d'une voiture on en loua deux. M. Nodier prit une calèche, où il donna une place au dessinateur des vues, M. Gué; M. Victor Hugo, qui, à cause de sa petite fille, emmenait un berceau et une servante, s'arrangea d'une berline.

Les deux voitures se rencontrèrent à la barrière de Fontainebleau, où était leur rendez-vous. Elles se mirent de front, et l'on partit en causant d'une portière à l'autre.

A l'entrée d'Essonne, M. Nodier fit arrêter devant la première auberge à droite.

— Déjeunons ici, dit-il; cette auberge aura sa place dans notre livre. C'est ici qu'on a pris Lesurques.

L'assassinat du courrier de la malle de Lyon fut donc le sujet de la conversation du déjeuner, M. Nodier, qui avait connu Lesurques, parla de cette victime de la faillibilité des juges avec une émotion qui fit venir des larmes aux yeux des femmes. Il vit qu'il avait attristé le déjeuner et voulut que le rire revînt.

— Çà, reprit-il, cette auberge n'a pas que des souvenirs lugubres. C'est une chose assez généralement reconnue qu'on n'est pas toujours certain d'être le père de ses enfants; eh bien! je dis, moi, qu'on n'est pas toujours sûre d'en être la mère.

— Où avez-vous vu cela? demanda toute la table.

— Sur ce billard.

Il y avait un billard dans la salle voisine.

On le somma de s'expliquer, et il raconta que, deux ans auparavant, une voiturée de nourrices, revenant de prendre des enfants à Paris et les emportant en Bourgogne, avait déjeuné dans l'auberge. Pour manger à l'aise, les nourrices avaient déposé les maillots sur le billard. Pendant qu'elles étaient dans la salle à manger, des rouliers étaient venus pour faire leur partie, avaient enlevé les enfants et les avaient couchés pêle-mêle sur les banquettes. Les nourrices, en rentrant, avaient été fort embarrassées; comment reconnaître leurs nourrissons? Tous les nouveau-nés se ressemblent. Elles avaient dit : ma foi, tant pis! avaient pris dans le tas au hasard, en tenant compte seulement du sexe, et il y avait dans ce moment une vingtaine de mères qui disaient tendrement : mon fils! ou : ma fille! à l'enfant d'une autre.

— Allons donc! objecta Mme Nodier, est-ce que les langes n'étaient pas marqués?

— Ah bien! lui répondit son mari, si vous cherchez la vraisemblance, vous ne trouverez jamais la vérité.

M. Nodier était un causeur exquis. Son esprit vif et coloré contrastait avec son accent endormi et traînard. Il avait cette faculté exceptionnelle d'allier les larges vues du philosophe à la grâce naïve du croyant. Les histoires qu'il racontait plus souvent avec son imagination qu'avec sa mémoire avaient dans le faux la sincérité de la réalité et dans le vrai le charme de l'impossible.

M. Victor Hugo avait oublié son passe-port à Paris; son oubli faillit lui valoir une aventure désagréable. Il venait de mettre pied à terre pour monter la côte de Vermanton et courait en éclaireur sur un escarpement; il était blond et mince, son vêtement de coutil gris rajeunissait encore ses vingt ans et lui donnait l'air d'un écolier en vacances. Des gendarmes qu'il rencontra lui demandèrent ce que voulait dire le ruban qu'il avait à sa boutonnière. Sur la réponse qu'il voulait dire légion d'honneur, ils répliquèrent qu'on ne donnait pas la croix aux enfants, et réclamèrent l'exhibition du passe-port où le droit au ruban devait être constaté. Le manque du passe-port confirma leur soup-

çon, et ils arrêtèrent cet usurpateur d'insignes. Heureusement que M. Nodier avait quarante ans; il accourut et dit aux gendarmes :

— Monsieur est le célèbre Victor Hugo.

Les gendarmes, à qui ce nom ne disait probablement rien du tout, ne voulurent pas avoir l'air d'ignorants et lâchèrent leur prisonnier en lui faisant des excuses. — Le passe-port, envoyé de Paris, rejoignit le voyageur à Verdun, et M. Victor Hugo put être jeune sans danger.

Inutile de dire que tout ce qu'il y avait sur la route d'églises, de ruines, de tours, d'ogives, de vitraux, fut visité en détail. On parvint ainsi à Mâcon, où l'on devait trouver M. de Lamartine dans une auberge qu'il avait indiquée. M. Nodier le demanda en descendant de voiture.

— M. de Lamartine?.. dit l'hôtelier. Vous voulez dire M. Alphonse?

On ne s'était pas encore habitué à Mâcon au nouveau nom du poète, qui ne le portait que depuis ses *Méditations*, et on le connaissait mieux sous son nom de baptême.

M. de Lamartine était à Mâcon, mais il ne logeait pas à l'auberge, il avait une maison où il descendait lorsqu'il venait à la ville. M. Nodier y courut et le ramena.

— Je vous emmène tout de suite à Saint-Point, dit gracieusement le grand poète.

— Demain, dit M. Nodier. Nos femmes ont à se remettre de la poussière, et nous avons, nous, à voir la ville.

On dîna ensemble. Après le dîner, on alla au théâtre, où il y avait une représentation d'une actrice de Paris, Mlle Léontine Fay. Les mâconnais, disait M. de Lamartine, ne lui auraient pas pardonné de ne pas leur montrer Victor Hugo et Charles Nodier. Le préfet avait envoyé sa loge. Les femmes tirèrent des malles leur unique robe de soie et les hommes leur unique habit. M. de Lamartine, plus familier avec les mâconnais, garda son habit de chasse, son pantalon blanc qui avait couru les routes et son chapeau de paille crevé à plusieurs endroits.

On jouait un opéra-comique et des vaudevilles, dont un fait exprès pour la « petite Fay », *la Petite sœur*. La petite sœur avait grandi, Mlle Léontine Fay avait alors de seize à dix-sept ans, et se cachait mal dans une corbeille de mariage démesurée. Elle eut un succès de beauté; sa maigreur trop brune disparaissait dans l'éclat de deux grands yeux superbes.

Le lendemain matin, les deux voitures prirent le chemin de Saint-Point et, après une heure de marche arrivèrent à l'habitation du poète. M. de Lamartine avait devancé ses invités, et les reçut, avec sa femme, dans la cour d'entrée. Sans sa présence, M. Victor Hugo aurait cru à une méprise des conducteurs; les « cimes crénelées » auxquelles l'avaient invité les vers de son hôte étaient des toits fermés; du « lierre touffu » pas une feuille; la « teinte des ans » était un badigeon jaunâtre.

— Où donc est le château de vos vers? demanda M. Victor Hugo.

— Vous le voyez, répondit M. de Lamartine. Seulement je l'ai rendu logeable. L'épaisseur des lierres donnait de l'humidité aux murs et à moi des rhumatismes, je les ai fait arracher. J'ai fait abattre les créneaux et moderniser la maison, dont les pierres grises m'attristaient. Les ruines sont bonnes à décrire, mais non à habiter.

M. Victor Hugo, qui avait commencé sa « guerre aux démolisseurs », ne fut pas de l'avis de M. de Lamartine. Il ne se consola un peu qu'en regardant le paysage, qui, lui, était parfaitement ressemblant.

On entra dans un vaste salon à embrasures profondes où étaient les deux sœurs de M. de Lamartine, sveltes, blondes, souriantes, et sa mère, vénérable et aimable femme. On déjeuna, on se promena, on rentra, et M. de Lamartine dit des vers admirables. Au dîner, on entrevit la fille du poète, enfant blonde et rose, inondée de cheveux d'or, un de ces anges que Dieu prête aux mères pour leur faire un instant de bonheur et une vie de deuil.

Mme de Lamartine, qui était anglaise, dîna en grande toilette. Elle et ses belles-sœurs étaient décolletées et enrubannées; les pauvres robes de soie montantes se trouvèrent fort dépaysées dans cet apparat.

Si peu habillée qu'elle fût pour ses hôtesses, Mme Nodier l'était trop pour elle. En robe de soie depuis le matin, elle se sentit fatiguée et indisposée, et voulut retourner le soir même à Mâcon. M. de Lamartine, hospitalier de cette vraie hospitalité qui laisse la porte ouverte aussi bien pour sortir que pour entrer, fit seller son cheval et atteler sa voiture, car celles des voyageurs avaient été renvoyées le matin.

Il n'y avait place dans la voiture que pour les femmes, Mme Victor Hugo étant venue avec sa fille et sa femme de chambre. MM. Victor Hugo et Charles Nodier revinrent à pied, accompagnés de M. de Lamartine, qui leur abrégea le chemin en les dirigeant par la montagne. La route devint très ardue; au point le plus élevé, les marcheurs firent une halte; la riche campagne de la Bourgogne s'étendait à leurs pieds, le soleil couchant empourprait l'horizon, les bois avaient la tranquillité attendrie et mourante des beaux soirs d'été, on sentait partout comme une immense effusion de la nature, et les trois amis mêlaient leurs âmes.

M. de Lamartine remit ses visiteurs sur la grande route; ils n'avaient plus qu'à aller devant eux et ne pouvaient pas s'égarer. Il leur serra la main, et retourna chez lui.

Le retour de MM. Charles Nodier et Victor Hugo étonna l'aubergiste, qui ne les attendait que dans quelques jours.

— Comment! dit M. Nodier, mais nos femmes ont dû vous avertir.

— Je n'ai pas vu ces dames.

Voilà aussitôt l'imagination de M. Nodier à travers champs; leurs femmes, en voiture, ne pouvaient pas arriver après eux qui étaient venus à pied et qui avaient fait une longue halte; il y avait eu un accident; le cocher était gris et les avait versées. Il communiqua sa frayeur à M. Victor Hugo, et tous deux se mirent à courir sur la route de Saint-Point, s'arrêtant seulement pour questionner les rares passants ou pour écouter le moindre bruit.

Au bout d'une demi-heure, il entendirent un roulement, et puis ils virent la voiture qui venait au pas. Les femmes, elles aussi, avaient voulu jouir de cette belle soirée et avaient dit au cocher d'aller très lentement.

M. Nodier reprocha à sa femme la peur qu'elle lui avait faite, et déclara qu'on n'avait pas le droit d'aller au pas en voiture. Mais, comme il était très content au fond, elle se moqua de sa colère et l'embrassa, et il se laissa faire, grondant et ravi.

XLIII

GENÈVE

On partit de Mâcon le lendemain à cinq heures du matin. Les cochers se perdirent; à midi, ne voyant pas poindre le village où l'on devait déjeuner, on dut se contenter à sept d'une omelette de quatre œufs qui fut tout ce qu'on trouva dans une méchante auberge isolée. — A Tournus, on admira la belle abbaye romane à trois clochers; à Bellegarde, la perte du Rhône; il s'enfonce avec un bouillonnement formidable qui fait trembler les ponts, et reparaît lus loin sans jamais rendre rien de ce qu'on lui a jeté. Les voyageurs recommencèrent l'expérience traditionnelle et donnèrent au gouffre divers objets à dévorer.

Le matin suivant, on sortit de France par un épais brouillard, que le soleil déchira tout à coup, et l'on eut l'éblouissante apparition du Mont-Blanc, des Alpes et de Genève.

M. Nodier, qui était venu récemment dans le pays, dirigeait la caravane. M. Victor Hugo, ébloui du lac de Genève, se récria en voyant la calèche de M. Nodier s'arrêter devant un hôtel dont les fenêtres regardaient un grand mur gris. Mais M. Nodier, dont l'omelette de quatre œufs avait exaspéré la gastronomie, dit qu'il ne jugeait pas les auberges aux fenêtres, mais à la cuisine, et qu'il allait à celle où l'on mangeait le mieux. Il fallut lui céder, et on lui donna presque raison quand on eut goûté des excellents poissons du lac, le *féra* et *l'ombre chevalier*, accommodés d'une façon exquise.

La police de Genève était extrêmement tracassière. Chaque hôtel avait un registre où tout voyageur devait écrire son nom, son âge, son état, d'où il venait et pourquoi il venait. Cette investigation agaçait M. Nodier, qui, à la dernière question, répondit: *Venu pour renverser votre gouvernement.*

La rue des Dômes était encore la vieille rue à toits pointus surplombant et supportés par des piliers de bois; cela faisait une longue galerie couverte égayée par les étalages des boutiquiers et par le fourmillement des acheteurs. Ce bazar pittoresque a été remplacé, à la grande fierté des habitants, par une rue droite, régulière et froide.

Les promenades de la ville avaient de beaux gazons verts qui auraient réjoui la vue si elle n'avait été offensée par des poteaux où s'étalait cette inscription: *Défense de marcher sur les talus gazonnages.*

Ceux qui voulaient marcher sur l'herbe avaient la ressource d'aller dans la campagne; mais, pour sortir de la ville, il fallait faire viser son passe-port, ce qui compliquait une simple promenade d'une promenade à la police, et souvent de plusieurs quand l'employé préposé aux passe-ports était sorti.

La calèche et la berline ne firent qu'une excursion, pour aller voir à Lausanne une fête publique en l'honneur de Guillaume Tell; on vit Coppet en passant. Le lac était couvert de bateaux pavoisés; son azur répétait celui du ciel. Lausanne était trop petite pour la foule joyeuse accourue de tous les cantons. Genève, au retour, parut encore plus maussade et le départ fut résolu pour le lendemain.

Le lendemain, lorsqu'on voulut sortir, les portes de la ville étaient fermées. C'était un dimanche, et l'heure du prêche venait de sonner; pendant les offices, Genève est une prison. Pour employer son temps, M. Victor Hugo voulut visiter l'église Saint-Pierre; à peine entré, il fut prié de s'en aller, comme troublant les fidèles. Il revint et s'enferma dans la berline, irrité contre ces protestants qui ne laissaient ni entrer ni sortir.

Enfin le dernier psaume fut chanté et la ville rouverte. Les chevaux, vivement fouettés, filèrent d'un trait jusqu'à Sallenche, où l'on déjeuna. A table, MM. Victor Hugo et Nodier commencèrent à parler du livre d'Urbain Canel.

— Quel beau livre ce sera! dit Mme Nodier.

— S'il se fait, dit Mme Victor Hugo.

— Comment! s'il se fait! s'écrièrent les deux écrivains offensés du doute. Est-ce que nous pouvons ne pas le faire après que nous avons été payés presque entièrement?

— Mais vous en mangez dans ce moment même une aile! ajouta M. Nodier en montrant à Mme Victor Hugo le blanc de poulet qu'elle avait dans son assiette.

Pour qu'on ne doutât plus du livre, M. Victor Hugo se mit dès le lendemain aux deux feuilles qu'il devait et les fit précisément sur le trajet de Sallenche à Chamonix. Les lecteurs aimeront mieux que ce trajet leur soit raconté par lui que par moi et me sauront gré de leur donner ces notes de voyage, dont la déconfiture imprévue de M. Urbain Canel empêcha la publication, et que M. Victor Hugo n'a pas réunies à ses œuvres.